

# WILLIAM GOLDING

## L'écrivain du large

### LA CUIRASSE DE FEU

William Golding  
Gallimard, 302 pages.

Serge Truffaut

DE LA MER, les Britanniques auront fait un genre littéraire. Un genre à part; une esthétique singulière. Les caravelles et les frégates, le mât de misaine et le mât d'artimon, le sextant, le carré d'officier et la course des passagers, le Cap Horn et le détroit de Cook, les docks de Liverpool, la course du thé entre Singapour et Londres, auront été les matériaux, les points de chute comme les points limites de la littérature anglaise.

Ces écrivains, parmi les plus grands dans l'histoire de l'humanité, auront été davantage durs capitaines et pauvres matelots que notaires vicelards ou vicomtes transis. Au moment où Stendhal fait dire à Julien Sorel : « Je suis petit, madame, mais je ne suis pas bas », Samuel Coleridge, Samuel Taylor Coleridge remarque : « Je regardai la mer en pourriture, et j'en détournai les yeux; je regardai le pont en pourriture, et dessus gisaient les morts ».

Voilà. Le mot est lâché. La mer est le royaume de la mort littéraire bien plus que les petites morts freudiennes qui font rêver la duchesse de Langeais et madame Bovary. Et puisque la réalité, dit-on, n'est qu'une fiction aux contours funestes, parlons de la mer, parlons de la mort, parlons de ses écrivains et, surtout, de l'un d'entre eux.

Il y eut Fielding, puis ce fut Faulkner et son *Moonfleet*, Scott et son *Lord des Iles*, Stevenson et *Dans les mers du sud*, Sir John Barrow, le signataire de la meilleure transcription écrite de la célèbre histoire concernant le Bounty, Masefield et *La course du thé*. Puis il y eut le plus perspicace, le plus profond d'entre eux. Il y eut ce polonais qui détestait la mer et qui écrivit en anglais les chefs-d'œuvre du genre, c'est dire si la mer est anglaise. Il s'agit de Joseph Conrad, l'orfèvre du *Typhon*, le philosophe de *La ligne d'ombre*.

Après Conrad, il y eut un paradoxe. Un paradoxe que l'on connaît plus ou moins. Autrement dit, que l'on connaît mal. Un paradoxe qui a obtenu le prix Nobel en 1983, soit avant d'avoir écrit son chef-d'œuvre. Le paradoxe en question est un paradoxe parce qu'il compose des romans « maritimes » ayant le premier quart du XIXe siècle comme unité

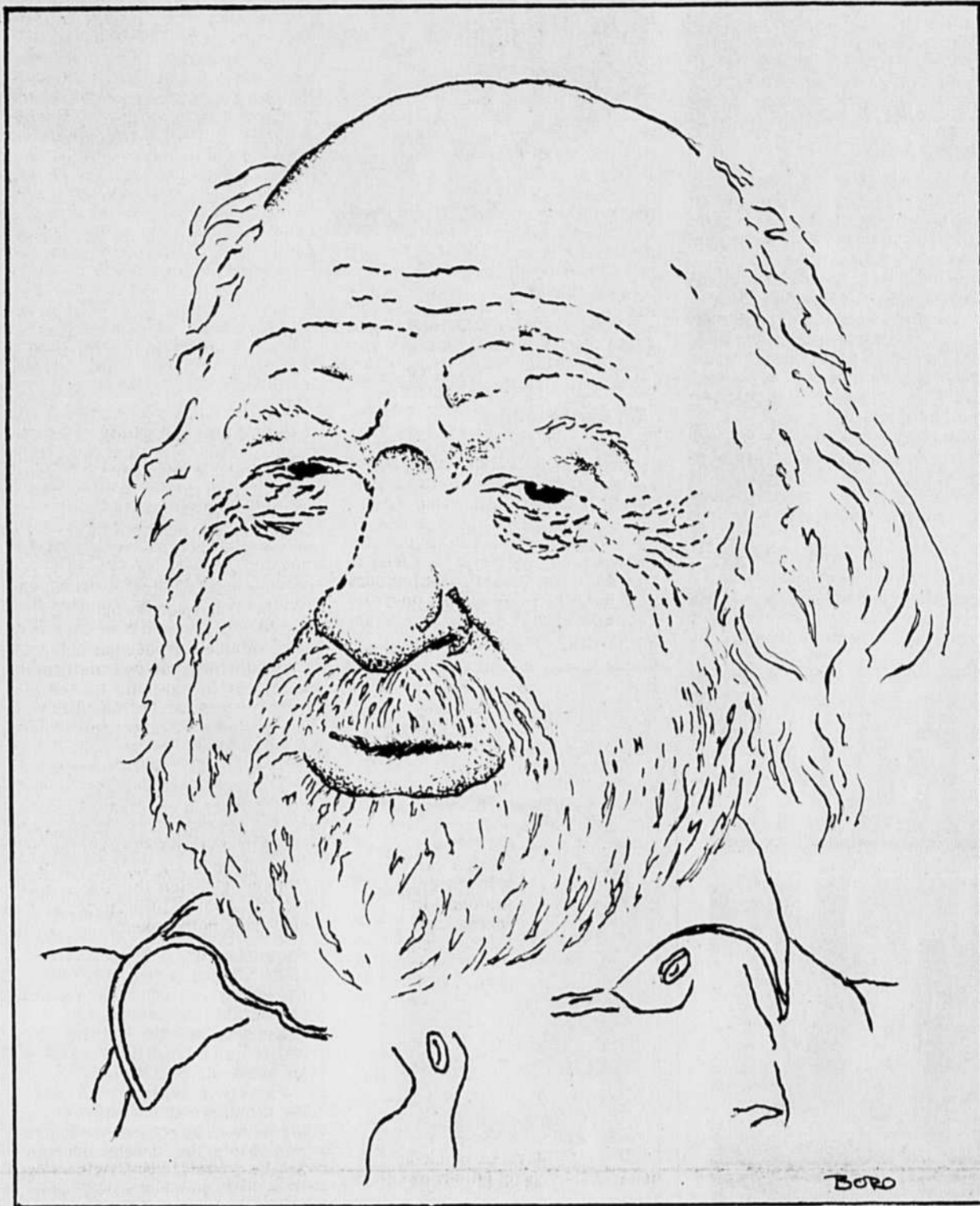
de temps, sans sombrer dans l'iné-narrable roman historique. Faut le faire. Il s'appelle William Golding. Il a plus que du talent, Golding, il a de la manière. À preuve, cette *Cuirasse de feu*, dernière station d'une trilogie maritime parue récemment chez Gallimard.

Sa physionomie est toute aussi paradoxale que son trajet littéraire. Lui qui observe le fond de mer et la mince ligne d'horizon ressemble comme deux gouttes d'eau à Hubert Reeves, l'amateur des étoiles donc des hauteurs. Il est né le 19 septembre 1911 dans un petit village des Cornouailles du nom de *St Columb Minor*. Ses études supérieures, il les fera au *Brasenose College*, à Oxford. En 1935, il entame une carrière de professeur à la *Bishop Wordsworth School* de Salisbury. En 1940, la guerre le force à s'enrôler. Il choisira la *Royal Navy*. En 1944, il participe au débarquement de Normandie.

À l'âge où les autres écrivains ont généralement accompli le « gros » de leur œuvre, Golding, le « prof » d'anglais, se lance dans la prose. Il plonge dans le roman. Ce sera une histoire où les acteurs, tous des enfants, sont les acteurs de la violence. Il s'agit bien évidemment de *Sa majesté des mouches* dont l'adaptation cinématographique de Peter Brook aidera énormément au succès. Heureusement ou malheureusement, c'est selon, Golding a horreur du succès. Le grand monde, comme on dit, il le déteste ça. Le rapprochement paraîtra bizarre, mais Golding partage plus d'un point commun avec... Julien Gracq.

Tous les deux sont « profs ». Tous les deux écrivent peu. Tous les deux sont des ermites. Ils ne sont pas nécessairement misanthropes, ils sont plutôt pessimistes. De Golding, il faut souligner, il faut remarquer, il faut rappeler qu'il a toujours été étranger, voire indifférent, aux tragédies « géo-socialo-politiques » des 40 dernières années. En ce sens, il est le contraire d'un de ses grands contemporains « british ». On pense évidemment à Graham Greene. Chez lui, Golding, il n'y a pas de rédemption.

Jamais, à ce que l'on sache, il n'aura combattu pour ou contre Cuba, la « miouf », le gaullisme, la pilule ou la messe en latin. Il n'est pas « moral ». Ce qui ne veut pas dire qu'il ait été amoral. Golding est peut-être à l'image de Edmund Talbot, le personnage principal de sa trilogie



maritime, soit un éternel étonné qui est ainsi parce qu'il déplore la pénurie d'imagination de notre monde, donc des hommes comme des femmes qui l'habitent.

À ce propos, on se souviendra, grâce à Michel Le Bris, de cette magnifique observation de Jacques Darras pour tout ce qui a trait aux liens entre la mer et la littérature.

La voici : « désertier la mer ce n'est pas seulement manquer d'imagination : c'est manquer l'imagination ».

Le premier bouquin de cette trilogie s'intitule *Rites de passage*. Le deuxième ? *Coup de semonce*. Au journaliste du quotidien *Le Monde*, qui tout récemment l'a interrogé afin de savoir si dès le départ Golding savait qu'il composerait une trilogie, ce

dernier fit remarquer : « Quand je l'ai terminé et publié (*Rites de passage*), je me suis soudain aperçu que j'avais laissé le bateau et l'équipage au milieu de la mer, que je ne pouvais les abandonner, qu'il fallait qu'ils touchent terre ».

Ça y est, c'est fait. Quoi donc ? Ben, toucher terre. Où cela ? À Sydney.

Voir page D-4 : Golding

## Une histoire à suivre

### L'HISTOIRE DES FEMMES AU QUÉBEC DEPUIS QUATRE SIÈCLES

Le collectif Clio  
Le Jour, 645 pages

Marie Laurier

SOUÇIEUSES de témoigner de l'évolution des femmes et d'en refléter l'authenticité, sans occulter le côté négatif des états d'âme et de la morosité qui s'est emparé du mouvement féministe des années 1980, les quatre historiennes du collectif Clio reprennent leur bâton de pèlerines et radiographient les dernières années de la vie des Québécoises.

Le diagnostic livré est sévère, dans le nouveau chapitre de 150 pages qui s'ajoute à la somme *L'histoire des femmes au Québec*, sous le titre de *L'éclatement et l'affirmation* et qui couvre les années 1965-1990 : « Aujourd'hui, le Mur de Berlin est tombé mais les femmes se heurtent toujours au mur transparent qui les empêche d'aller où bon leur semble. Aujourd'hui, le libre-échange tisse de



nouveaux réseaux économiques à travers la planète, mais les femmes ne gagnent toujours que les deux tiers des revenus des hommes. Aujourd'hui, la paix mondiale et la santé de la planète sont devenues des inquiétudes collectives, mais les divers gouvernements continuent de faire la sourde oreille aux idées que proposent les femmes. Aujourd'hui, hier, demain! Aujourd'hui, on parle volontiers de l'après-féminisme. Les femmes savent bien, elles, que le féminisme perdurera ».

Et Micheline Dumont, Michèle Jean, Marie Lavigne et Jennifer Stoddart de nous proposer une longue et féconde réflexion sur cette prémisse dans cette interrogation lancinante : *Mais que veulent donc les femmes ?* Pendant ce dernier quart de siècle, elles luttent pour l'égalité, fondent la Fédération des femmes du Québec, assistent à la création de la vaste enquête pan-canadienne sur la situation de la femme où ce principe d'égalité des hommes et des femmes dans tous les secteurs sera officiellement reconnue dans le fameux rapport Bird déposé en 1970, lisent avec avidité Kate Millet (*La Politique du mâle*), Germaine Greer (*La Femme ennuagée*), Shulamith Firestone (*La Dialectique du sexe*), ces théoriciennes du nouveau féminisme qui viennent conforter leur sentiment d'éternelles piégées dans leur recherche.

Elles vivent aussi la montée du nationalisme, l'élection du Parti québécois en 1976; elles continuent d'en vahir le marché du travail, certaines d'entre elles réussissant à conquérir des postes de commande, et la prolifération des organismes et des grands rassemblements témoignent de la belle solidarité qui existe entre les femmes. Jusqu'au référendum de 1980 l'euphorie ou l'illusion de l'évolution de la condition féminine semble omniprésente dans à peu près tous les milieux, du moins ceux dont les murmures, les cris et chuchotements parviennent jusqu'à nous.

Cependant que la réalité est toute autre, comme en fait foi la description des événements de la dernière décennie. Les femmes auront jugé

Voir page D-4 : Femmes

## Lire ou ne pas lire

Lisette MORIN

▲ Le feuilleton

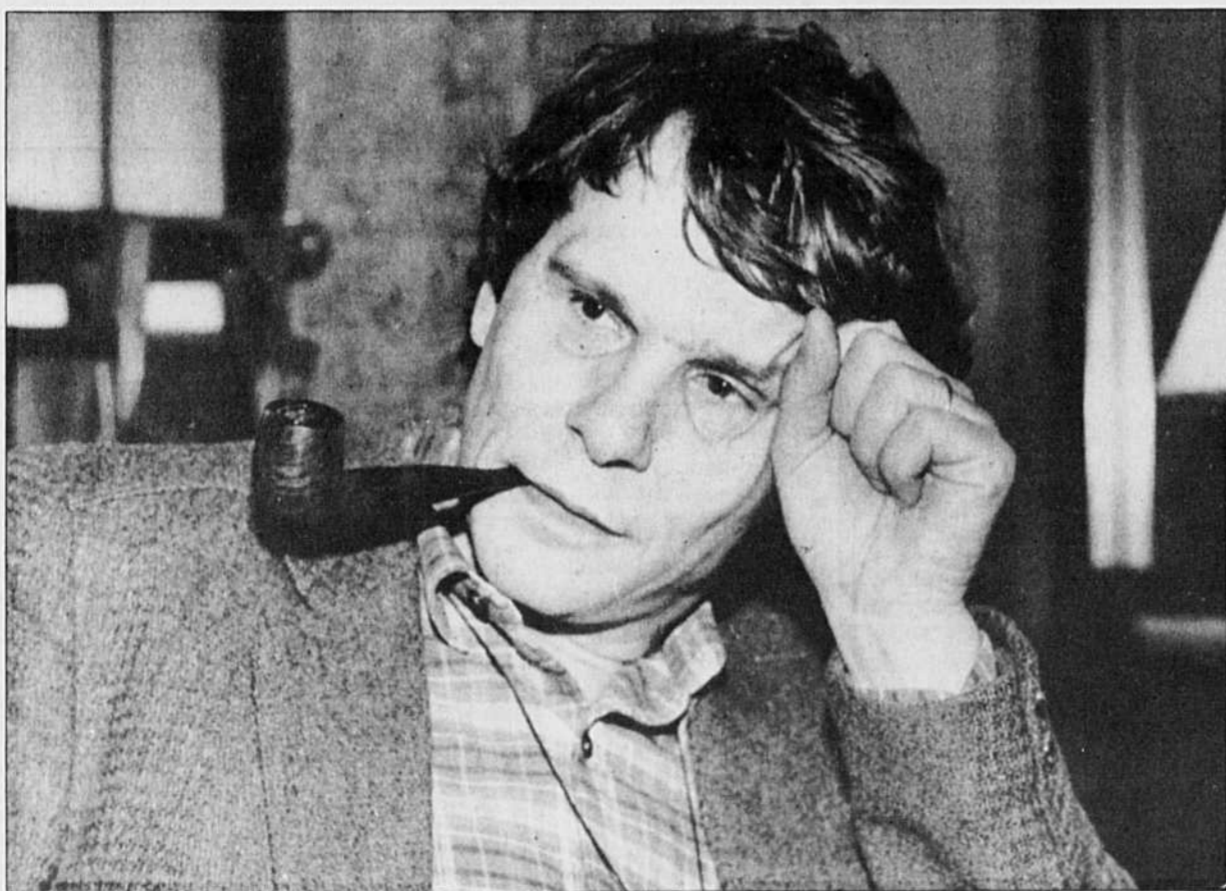
### COMME UN ROMAN

Daniel Pennac  
Gallimard, 1992, 175 p.

LA DÉDICACE du dernier livre de Daniel Pennac — il ne fait jamais rien comme les autres — s'inscrit aux dernières lignes de *Comme un roman*. « Les rares adultes, nous apprend-il, qui m'ont donné à lire se sont toujours effacés devant les livres et se sont bien gardés de me demander ce que j'y avais compris. À ceux-là, bien entendu, je parlais de mes lectures. Vivants ou morts, je leur donne ces pages ».

« Vivants ou morts », précise Pennac. Ce qui le rapproche, et l'éloigne en même temps, de Danièle Sallenave, dont le beau livre appelait à lire surtout les écrivains du passé (*Le don des morts*, Gallimard 1991). En dépit d'une presse extrêmement flatteuse, et d'un tirage sans doute important, surtout en France, il est peu probable que cet essai ait été, ou sera un jour, un best-seller. L'auteur de *Comme un roman* aura indiscutablement plus de chance, si tant est que le nombre de lecteurs et de lectrices soit un gage de célébrité littéraire.

Célèbre, Daniel Pennac l'est déjà : des romans — des vrais — comme



Daniel Pennac

*La fée Carabine* et *La petite marchande de prose* furent et sont encore, grâce à Folio, d'indiscutables

succès de librairie. Mais son tout dernier livre, qui n'est pas un roman malgré son titre, possède une telle

force d'attraction, pour ne pas dire de conviction, qu'il est déjà promis à plaire à tout un chacun atteint de ce

vice impuni qu'est la lecture, tout en consolant et rassurant les professeurs de français, souvent découragés devant les élèves résolument fermés à l'appel des livres, au plaisir de lire qui devrait être une passion et qui n'est, hélas ! pour le plus grand nombre d'enfants de notre génération, qu'un ennuyeux pensum.

Avant d'attaquer la matière de son livre, et en soulignant que Pennac récite le titre de pédagogue bien qu'il enseigne le français depuis des années, félicitons l'auteur pour le format qu'il a choisi. Un texte aéré, des séquences brèves, et non pas des chapitres, et, pour finir, une sorte de décalogue, le moins impératif qui ait jamais été imposé à des fidèles. Ici, les croyants sont des lecteurs. À ceux-là, Pennac, d'entrée de jeu, déclare que « le verbe lire ne supporte pas l'impératif. Aversion qu'il partage avec quelques autres : le verbe « aimer »... le verbe « rêver »... ».

Nous voici donc prévenus : l'auteur parlera, tout au long de son plaidoyer en faveur de la lecture, de plaisir et même de jouissance intégrale. La notion de devoir — le devoir de lire — est exclue pour le père. « Nous lui avons tout appris du livre (ce nous, pour une fois, est gage de modestie et non de suffisance) en ces temps où il ne savait pas lire ». L'apprentissage a donc commencé par les histoires qu'on raconte, puis qu'on lit à l'enfant qui découvre « la vertu paradoxale de la lecture qui

Voir page D-4 : Pennac

## L'homme qui n'a pas eu lieu

GILBERT ÉROUART  
roman

Un roman qui, par sa lucidité et sa force, parvient à sonder les plus terribles abîmes, à arracher le masque à ces périodes qui sont parmi les plus étranges et les plus diaboliques de l'expérience humaine.

Nadine Gordimer, Prix Nobel de Littérature  
(extrait de l'avant-propos)



ROBERT  
LAFFONT

24,95 \$

# Le plaisir des Livres

## LA VIE LITTÉRAIRE

Serge Truffaut

DES EXPOSITIONS, des conférences, des pièces de théâtre, des analyses... Bref, un événement aux multiples facettes autour d'un seul et même auteur : Vaclav Havel. De fait, le 13 mars à 17h, la directrice de l'Institut du théâtre tchécoslovaque présidera une conférence sur *Le théâtre tchécoslovaque, l'oeuvre de Vaclav Havel et la Quadriennale de Prague*. Du 12 au 20 avril se tiendra une exposition sur *Le théâtre tchécoslovaque, les dissidents et le théâtre de Vaclav Havel*. Le lieu ? Le hall des théâtres de la Place des Arts de Montréal. Du 3 au 8 avril, on pourra assister à la représentation, tous les jours à 14h au Studio d'essai Claude-Gauvreau, de *La grande roue de Havel* dans une mise en scène de Marie Ouellet. Les 4, 6, 9 et 10 avril, on pourra comparer la mise en scène de Marie Ouellet à celle de Bernard Lavoie. À l'un comme à l'autre, on a demandé en effet de signer une mise en scène de la même pièce. Celle de Lavoie sera présentée à la salle Marie-Gérin-Lajoie. Et puisqu'on dit « jamais deux sans trois », Michèle Magny proposera SA mise en scène de *La grande roue* les 8, 9 et 11 avril au Studio-théâtre Alfred-Laliberté. Pour de plus amples informations sur les horaires et les activités, on peut téléphoner au 987-3733.

Que veut le Canada ?

QUINZE jours après le dépôt du rapport Beaudoin-Dobbie, voilà que la revue *Possibles* nous propose les

divers points de vue d'intellectuels canadiens anglais. Dans son éditorial, Stéphane Kelly souligne : « La grande question, paraît-il, consisterait maintenant à savoir si l'indépendance du Québec va dans le sens de l'histoire. Parce que, bien sûr, il ne faudrait pas manquer le train du progrès. Et le progrès, en 1992, ce serait la Communauté européenne. Comme si, ici au Québec, nous n'étions pas assez grands, fins et réfléchis pour nous donner un projet politique et social digne de ce nom. Comme si le politique devait être soumis à une loi inscrite dans l'histoire.

Philosopher

Le douzième numéro de la revue de l'enseignement de la philosophie au Québec propose des entretiens avec Gilbert Hottois et Pierre Aubenque. Des articles sur, entre autres, Popper, Hayek, Nietzsche et Platon. Des analyses sur Étienne, Paul Ricoeur et Edgar Morin, en plus de multiples comptes rendus sur des ouvrages divers. Quel est le rôle du philosophe dans la cité : « Je pense que le philosophe est celui qui pose des questions. Il n'est pas nécessairement celui qui apporte des réponses. Il doit veiller à ce que les questions demeurent posables et demeurent posées », estime Gilbert Hottois, philosophe belge.

6,2 millions \$ aux écrivains

LA Commission du droit de prêt public a expédié des chèques à 7 700 écrivains pour un montant totalisant 6,2 millions \$. La Commission, « qui



Vaclav Havel

se compose surtout d'écrivains, a pour mandat de rémunérer les auteurs en fonction de l'utilisation des livres au sein des bibliothèques ».

En toutes lettres

À l'émission *En toutes lettres* du réseau FM de Radio-Canada, mardi le 17 mars à 19h, Jean-Pierre Denis traitera du livre *Maisonnette* de Louis-Bernard Robitaille, Jean-Pierre Duquette de celui d'André Brochu, *L'esprit d'ailleurs*, Claude Lévesque du *Soljenitsyne* de Richard Bodéus, et Elizabeth Nardout-Lafarge parlera des *Carnets d'Italie* de André Gervais. Qui plus est,

l'animateur de l'émission, Jean Larose, s'entretiendra avec Robert Lévesque du quotidien que vous avez en mains sur le théâtre classique au Québec.

Littératures actuelles

DEMAIN à compter de 14h 30, Littératures actuelles au réseau FM de Radio-Canada se penchera sur le « polar ». Sur le roman policier selon Michel Lebrun, Patricia Highsmith, la « mère » de Ripley, et Charles Willeford. Au cours de la deuxième heure, Suzanne Giguère accueillera Philippe Haecq auteur de *Papiers d'écolier*.

## LA VITRINE DU LIVRE

THÉÂTRE I

Michel Tremblay  
Leméac/Actes Sud, 436 pages  
VOICI réunies pour la première fois, et en un seul volume, les 10 pièces composant le célèbre cycle des Belles-Sœurs du dramaturge Michel Tremblay. *Les Belles-Sœurs*, *La Duchesse de Langeais*, *À toi, pour toujours*, *la Marie-Lou*, *Hosanna*, *Bonjour, là, bonjour*, *Sainte Carmen de la Main*, *Damnée Manon*, *sacrée Sandra*, *Les anciennes odeurs*, *Albertine*, *en cinq temps*, *Le vrai Monde ?*. Dans sa présentation, Pierre Filion, directeur littéraire de Leméac, note : « On va lire et relire longtemps l'univers de Michel Tremblay parce qu'on y entend les accents de la voix douloureuse et vibrante du VRAI monde ».

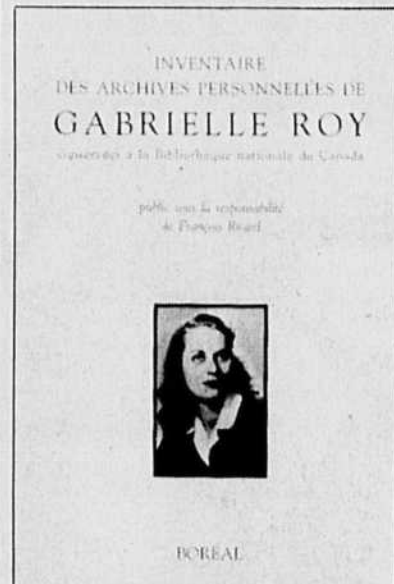
de l'être aimé, le surprotégeant. Il dépend de bien peu de choses que des peurs restent en l'état, engendrent au contraire des effets bénéfiques, aussi bien que des meurtres, des drames, des dictatures », nous prévient Claude Olievenstein, grand spécialiste de la toxicomanie, qui, dans ce nouvel ouvrage, analyse ces « petits riens ».

LULLI

Emmanuel Haymann  
Flammarion, 311 pages  
APRÈS le splendide *Tous les matins du monde*, voilà qu'on nous propose aujourd'hui une biographie sur un des grands compositeurs du Grand Siècle, sur Jean-Baptiste Lully. Page 102 : « Molière, lui, aime Lully pour son génie en éveil mais aussi pour le côté fantasque qu'il sait si bien déployer lorsque le clair lampé dans les tavernes le grise un peu. Baptiste, fais-nous rire ! entent-on crier Molière. » Cette « bio » sur Lully, c'est également l'histoire de Racine, Boileau et un certain La Fontaine.

JULIEN GRACQ

Michel Murat  
Belfond, 284 pages  
JULIEN GRACQ, le plus secret, et peut-être le plus grand écrivain français vivant, est le plus récent sujet de la collection *Les dossiers de Belfond*. Michel Murat, l'auteur de ce dossier, « est auteur de la première thèse d'État sur Gracq, publiée chez Corti (1983) en deux volumes, et enseigne la littérature française à l'Université du Mans. Spécialiste du surréalisme, il a aussi organisé en août 92 le colloque de Cerisy consacré à Gracq ». Ce dernier fait-il le rappeler, a notamment signé *Le Château d'Argol*. Gracq sera l'écrivain à la une dans la prochaine livraison du « Plaisir des livres ».



GABRIELLE ROY

Inventaire des archives personnelles de l'auteur Boréal, 203 pages

EN GRAND spécialiste de Gabrielle Roy, François Ricard propose aujourd'hui un ouvrage qui séduira tous les amateurs de l'oeuvre de cet écrivain comme il intéressera les chercheurs. Dans ce livre, le lecteur trouvera « une description complète et raisonnée de cette documentation, répartie en six groupes : manuscrits relatifs aux textes éparés de Gabrielle Roy, manuscrits d'écrits posthumes et inédits, correspondance, contrats d'édition, autres documents et iconographie ».

FATALIS

Christian Mistral  
XYZ, 76 pages

FATALIS, c'est d'abord un long poème sur la saga de Max Cockrell. Page 25 : *Muré dans son cochemar Max marche/ Marche les caves et les cloisons/ Le sommeil et la chapelle marche/ La vase et la fosse marche/ Les voûtes et l'intervalle*. *Fatalis*, c'est également une épithaphe signée par Louis Hamelin, le complice littéraire de Mistral. En voici la chute : « Né d'un piment rouge et d'une vieille chicano, il s'est fait violence ».

L'HOMME PARANO

Claude Olievenstein  
Odile Jacob, 221 pages

« NOUS le savons plus ou moins : nous sommes tous des paranoïaques. Petits ou grands. Qui n'a rêvé d'être maître du monde ? Qui n'a fantasmé mille tortures pour des ennemis réels ou imaginaires ? Qui n'a été jaloux, passionné, interprétant des indices, refusant de voir les défauts

MICHEL MURAT

JULIEN GRACQ



les dossiers belfond

BUREAU DES ILLETTRÉS

Yves Rayé  
Éditions de Minuit, 155 pages  
Le *Bureau des illettrés* est le deuxième roman de Yves Rayé, professeur d'arts plastiques à Besançon. Andras, un des principaux personnages de cette fiction est également « prof » d'arts plastiques. Andras mène enquête. Sur quoi ? La mort de sa fille, Celdora. Elle était pianiste. Plus précisément, elle était l'interprète de Scriabine. Page 7 : « Je ne pensais plus que de façon intermittente à ma fille qui s'était défenestrée dans son immeuble de la Landgasse à Munich. » — S.T.

# LA RECHERCHE

## LES MÉDICAMENTS DU SIDA

Les chercheurs expérimentent de nouveaux médicaments contre le virus du sida. Plusieurs stratégies originales semblent très prometteuses.

### ÉGALEMENT AU SOMMAIRE :

- OÙ VA LA PHYSIQUE NUCLÉAIRE ?
- LES CELTES DANS LES BALKANS
- LES CRISTAUX DE FILMS
- LE BILAN RADIATIF DE LA TERRE
- LA NOUVELLE RÉVOLUTION VERTE
- DOSSIER : LA RÉINTRODUCTION DES ESPÈCES

## LA RECHERCHE

EN VENTE EN KIOSQUE - 6,55\$ - MARS 1992

OFFRE SPÉCIALE D'ABONNEMENT — UN AN : 49,00 \$ + (TPS)  
Je souscris à un abonnement d'un an (11 nos), à LA RECHERCHE au prix de 49,00 \$ + 7 % (TPS) = 52,43 \$

Veillez payer par chèque établi à l'ordre de Diffusion Dimédia Inc.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Code postal \_\_\_\_\_

À retourner accompagné de votre règlement à : Diffusion Dimédia, 539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent H4N 1S2

« Un délai de 6 à 12 semaines interviendra entre la date de la demande d'abonnement et la réception du premier numéro. L'abonné(e) le sera pour un an à compter du premier numéro reçu »

# Palmiers



LA PROXIMITÉ FOLLE DU PARADIS

Alain Hervé  
coll. Terres d'aventure  
Actes Sud, 1991, 144 p.

« Un arbre ne se trompe jamais de séjour. »  
« La vie naît à l'est avec le soleil »

LÀ où l'on trouve des arbres, on trouve l'homme. Pour son arrivée, une fois l'oxygène fabriquée, ils avaient aussi préparé l'ombre et la beauté et l'émotion, bref le calme et du bois pour le feu. Au IIe siècle avant Jésus-Christ, les Esséniens vivaient retirés sur les rives de la mer Morte. On les appelait « ceux qui ont renoncé aux femmes et qui vivent avec les palmiers ».

Alain Hervé, lui, voyage pour les palmiers, et convoque la mémoire des arbres. À son souvenir, l'arbre porteur d'un fruit et d'une feuille : le premier resta en travers de la gorge d'Adam, la seconde couvrit son bas ventre. Il y a aussi le *Ficus religiosa*, sous lequel Bouddha trouva l'éveil : bien que détruit par l'envahisseur venu du Bengale et arraché par un orage 13 siècles plus tard, il meurt et renaît au même endroit depuis 2500 ans. Quant au palmier, *imperturbable témoin*, (« *Palmier mon voisin de planète* »), il enseigne à l'homme l'élevation et l'interpelle de ses palmes à « s'emplit les poumons de vent, les yeux de lumière et de distance. Le palmier

habite toujours le paradis. »  
La proximité folle du paradis regroupe des chroniques qu'Alain Hervé a publiées dans *Grands Reportages* et *Géo*. Toutes de détails et d'anecdotes, elles racontent des ciels — les gris, les mouvements — qu'il a perçus au sortir des terminus, empruntant une petite porte sur le côté. « *J'ai perdu mes lunettes à Hiroshima* », et voilà l'étonnement, parcourant des souterrains, traversant des salles, car rien dans cette ville « n'a plus de 43 ans sinon les grains de poussière ».

« Si nous jouissons, c'est à cause des fougères et des crustacés » : le pétrole une fois pompé, les voitures roulent et parfois heurtent un piéton au passage. Allongé sur le macadam (« inventé par l'Écossais du même nom »), Alain Hervé respire une odeur de caoutchouc brûlé, et retrace l'origine du désir de déplacement, de l'aller voir ailleurs, chez les bactéries.

Dans une bibliothèque (ce « gisement de délices », l'audition des textes de Cingria éveille chez Alain Hervé « la merveilleuse illusion des quais de gare, lorsqu'on oscille entre la sensation de partir et celle de voir partir le train d'en face ». Il évoque aussi Gauguin et sa recherche du mystérieux, Chatwin et les rêveries des aborigènes australiens, ces *songlines*, ces mélodies qu'ils fredonnent en parcourant leur territoire, et qui racontent les événements advenus depuis l'origine des temps.

La proximité folle du paradis nous rappelle, avant tout, que la notion de progrès n'est connue que depuis le XVIIe; auparavant, ce mot signifiait déambulation.

### Sauvegarder le meilleur...

(Lettre adressée à Odile Tremblay au sujet de son article sur Alain Grandbois, paru samedi dernier.)

Le 9 mars 1992  
Dans LE DEVOIR du samedi, 7 mars dernier, à la première page du cahier *Le plaisir des livres*, j'ai parcouru votre article sur Alain Grandbois. Permettez-moi d'en commenter brièvement un certain passage qui m'a grandement déçu.

Après avoir évoqué la noirceur profonde de son temps, qui est, bien sûr, celui où l'Église du Québec exerçait encore une influence — il fallait bien le redire, l'expression est à la mode —, vous laissez échapper une phrase qui manifeste une grande désinvolture ou simplement la connaissance superficielle que vous avez de l'histoire : « Ce fils de famille né avec le siècle, à Saint-Casimir-de-Portneuf, eut la chance, dans un Québec écrasé sous la botte du clergé, de recevoir une éducation libérale... »

Comment, en toute objectivité et

## COURRIER

sans préjugé, écrire une chose pareille avec tout ce qu'évoque de haine et d'oppression une telle expression : « un Québec écrasé sous la botte du clergé... »

Avez-vous bien pesé vos mots ? Vous rendez-vous compte de ce qu'ils peuvent signifier ? Interrogez ceux qui se sont échappés des camps de concentration nazis, ceux qui ont fait la dure expérience de régimes totalitaires dans certains pays de l'Est. Allez les rencontrer et leur demandez ce que signifie une telle expression. Et eux, ils ont connu l'oppression et le manque de liberté. Peut-être alors serez-vous capable de faire quelques nuances en parlant du clergé du Québec et de situer dans l'histoire la part que l'Église a prise à un moment déterminant où elle était la seule à ouvrir quelques lieux d'enseignement et de culture, dans un univers anglophone et protestant qui était prêt à assimiler tout un peuple.

Heureusement qu'elle fut présente pour offrir à Alain Grandbois et à tous ceux qui, comme lui, avaient la chance de sortir de leur village pour entrer au collège ou à l'université, des institutions fondées par des pré-

tres ou des communautés religieuses, remises dans les mains des laïcs en temps opportun. Quand donc comprendrons-nous, avec un peu de recul, que l'Église a fait ce qu'elle pouvait faire à l'époque. Elle aussi, elle était de son temps et, avec ses grands et ses pauvretés, elle a exercé une influence et une autorité qu'elle croyait positives, en cherchant à sauvegarder ce que nous avons de meilleur. Faut-il alors lui reprocher de s'être incarnée avec tout ce que suppose un tel engagement ?

Je vous dirai aussi que l'Église, par son clergé, a aidé et soutenu un journal comme le DEVOIR qui, avec ses difficultés financières périodiques, a risqué plus d'une fois de disparaître. Une Église totalitaire et « plangée dans les ténèbres » aurait-elle promu un journal d'informations et d'opinions qui mérite encore notre respect, en dépit d'affirmations aussi désinvoltes, dépourvues de tout sens critique, qu'on y relève encore malheureusement. Puissez-vous coopérer par votre plume, chère madame, à les bannir à jamais!

Jude Saint-Antoine,  
évêque auxiliaire à Montréal

**Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS**  
mardi 17 mars de 18h à 20h  
**BERNARD ANDRÉS « D'AILLEURS »**  
NVT  
de 9h à 22h  
362 jours par année  
1120, ave. Laurier ouest  
outremont, Montréal  
tél.: 274-3669

# NOUVEAUTÉS VLB

Yves Navarre  
**LA VIE DANS L'ÂME**

Voici réunis les 52 « Carnets » qu'Yves Navarre a livrés, semaine après semaine, dans *Le Devoir* du samedi. On y découvre un Yves Navarre férocement épris de justice, un écrivain passionné qui s'est rapidement acclimaté au Québec culturel et politique.

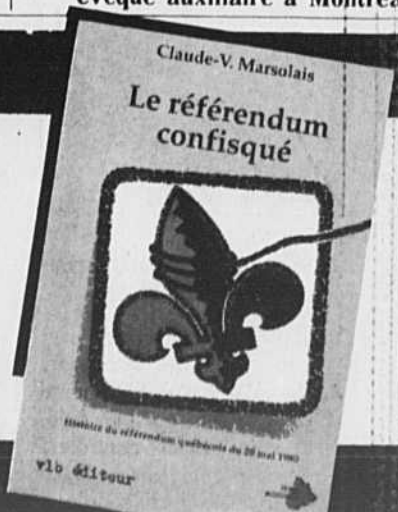
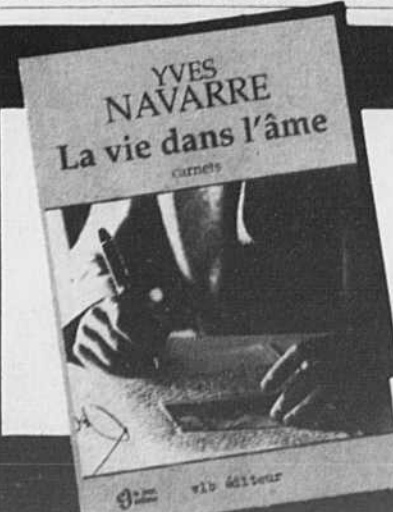
284 pages — 18,95\$

Claude-V. Marsolais  
**LE RÉFÉRENDUM CONFISQUÉ**

Cette histoire du référendum du 20 mai 1980 se veut un ouvrage provocant. L'auteur met ici en évidence les bons et les mauvais coups des principaux acteurs en présence qui s'affrontaient cette année-là. À lire pour la mémoire, mais aussi pour y faire des découvertes étonnantes.

268 pages — 18,95\$

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE





Hélène Rioux

PHOTO JACQUES GRENIER

## HÉLÈNE RIOUX

### Dans le secret d'Éléonore

Odile Tremblay

ON LUI connaissait une écriture sensuelle, très pure aussi, presque japonaise, en quête d'esthétisme, celle des *Miroirs d'Éléonore*, son précédent roman qui explorait les facettes et les mystères d'une même femme fuyante, errante et blessée. Mais sa prose comme sa poésie montraient depuis toujours des couleurs sombres et désespérées. Hélène Rioux nous étonne aujourd'hui en retirant le masque noir qui lui collait au visage. Le roman publié chez Québec/Amérique, *Chambre avec baignoire*, interroge une fois encore la mort, l'amour, mais sur le mode gai, et parfois carrément hilarant.

Elle est une fan de Proust, de Cocteau et de Jim Morrison. Leurs photos, d'ailleurs trônent sur son miroir. On découvre beaucoup de quel'un en pénétrant son décor. Rue Champlain, Hélène Rioux vit entourée de ses livres, à travers une bibliothèque immense, multiforme et disparate où Bazin côtoie Durrel et Alexandre Dumas, une vie de la Callas (elle adore l'opéra), un roman de Julie Stanton. Dans un coin : une vieille Underwood, au milieu du salon le piano. Passant parmi les livres, comme le rêve d'Apollinaire, une chatte nommée Tortue qui inspira la féline de son dernier livre.

À l'origine de *Chambre avec baignoire*, il y a des problèmes de plomberie triviaux et irritants : la sauce tomate aux poivrons de la voisine du dessus qui remonte dans la tuyauterie pour venir rougir avec bulles et hoquets l'eau de sa baignoire. Hélène Rioux a vécu ce traumatisme dans son propre appartement. Le roman s'ouvre donc sur cette scène inefable qui l'a à jamais marquée.

On verra Éléonore quitter son bel amant trop propre et trop rangé pour se jeter dans l'inconnu d'une

chambre sordide où luit la liberté. On verra aussi s'ouvrir la faille secrète qui brûle sa vie, une histoire de maternité avortée, non vécue, non évacuée. « J'ai deux enfants, déclare Hélène Rioux. Pour moi, la pire douleur imaginable serait d'en perdre un. Alors j'ai mis ici en scène cette horreur. À travers tous mes livres, l'héroïne est blessée, mais survit à sa blessure. Cette fois, l'humour sera sa planche de salut ».

« Mon sujet m'a tellement prise que je n'ai pas pu m'arrêter. Ce qui devait être une nouvelle s'est développé. Tout s'est bousculé pour moi qui écris habituellement avec grande lenteur au rythme d'un paragraphe par jour. Tout à coup, je pouvais composer jusqu'à 20 pages quotidiennement. L'histoire me devançait. Je l'ai écrite dans un état second, passant du rire aux larmes ». *Chambre avec baignoire* puise à ce traitement un rythme vertigineux, des dialogues vivants, des éclats, des audaces, un style moins impressionniste, plus concentré que dans ses œuvres précédentes, moins parfait aussi.

Flottant à travers l'univers littéraire d'Hélène Rioux, ce personnage d'Éléonore, femme éternellement blessée, secrète, fermée. L'héroïne est un reflet de l'auteur, « mais aussi une créature dans une éternelle trentaine, toujours à un carrefour, avec un côté romantique qu'elle refuse et une dérision qu'elle brandit comme une arme, essentiellement lucide, un personnage en quête d'elle-même et de l'amour ». Les femmes se reconnaissent beaucoup dans l'œuvre d'Hélène Rioux. Elles lui écrivent, lui répondent.

« Je ne me souviens pas d'avoir entre-tenu d'autres désirs dans la vie que celui d'être écrivain, dit-elle. À 43 ans, je suis de la génération des collégiés de filles, avec des religieuses qui nous interdisaient de parler. L'écriture fut longtemps mon seul

exutoire. À huit ans j'écrivais des poèmes, à 14 mon premier roman (jamais publié), puis, encore des poèmes, des nouvelles. La nouvelle est pour moi une façon de composer de la poésie en prose ». En 1986, son recueil *L'Homme de Hong Kong* la fit découvrir du milieu littéraire. L'an dernier, son roman *Les Miroirs d'Éléonore* fut finaliste au prix du Gouverneur général.

Hélène Rioux a étudié le russe à l'Université de Montréal, puis après avoir tâté de trente-six petits métiers, elle s'est lancée dans la traduction. Depuis plusieurs années, c'est elle qui traduit la série *Anne et ses pignons verts* de Lucy Maud Montgomery, plongeant dans un univers où les bons sentiments côtoient la cocasserie. Hélène goûte l'humour de la romancière canadienne anglaise. Dans son monde si différent du sien, elle a découvert, dit-elle, les arcanes de l'écriture comique, appris à maîtriser cette technique. C'est pourquoi aujourd'hui, *Chambre avec baignoire* nous fait rigoler. « Mes amis me disaient : t'es drôle dans la vie, comment ça se fait que tes livres sont si noirs ? On dirait que la littérature venait chercher jusqu'ici une partie de moi qui ne savait pas rire ».

Cela dit, ses prochains récits feront un retour vers le mode sombre. Hélène est en train de terminer un recueil de nouvelles (dans lequel le personnage d'Éléonore fera une apparition). « Car j'ai de la suite dans les idées », précise Hélène. Ça s'appellera *Silhouettes et rendez-vous* et à travers 12 portraits et en autant d'âges de la vie, ces récits aborderont le thème des femmes face à la mort. Son roman en cours, *Traductrice de sentiments*, jonglera avec les mêmes obsessions. « L'amour, la mort, la solitude, comment écrire sur d'autres sujets ? », se demande Hélène Rioux.

## Quand le bain est vide

### CHAMBRE AVEC BAIGNOIRE

Hélène Rioux  
Québec/Amérique  
1992, 288 pages

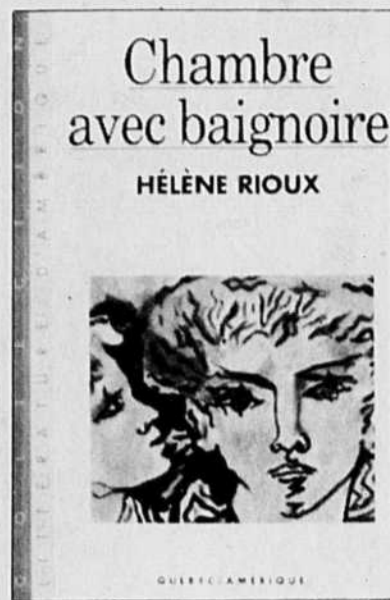
Louis Cornellier

PLACÉ devant le livre, le critique cherche toujours une phrase, un extrait du texte qui permettrait d'illustrer le projet de l'auteur sans le trahir. Dans *Chambre avec baignoire*, Hélène Rioux le formule, probablement malgré elle, à la page 16 : « J'ai enlevé le bouchon, mais il ne s'est rien passé, ou presque, c'est-à-dire que le bain se vidait au millimètre cube ». Comme son livre.

En effet, la lecture de *Chambre avec baignoire* consterne. Pendant presque 300 pages, la romancière, en panne d'inspiration, cabotine dans un style incertain (qui se raffermirait parfois, le temps de certaines envolées mieux contrôlées que le reste) autour d'un thème d'une minceur déconcertante.

Hélène Rioux ne stylise pas, elle caricature. Une paumée quitte l'homme avec qui elle partage sa vie depuis deux ans. La sécurité tranquille lui donne la nausée et son Philippe ne lui donne pas d'orgasme. Aussi, la solution s'impose : exit ! Peut-on faire un roman à partir d'un tel néant ? *Chambre avec baignoire* prouve que oui, mais démontre, du même coup, le laxisme éditorial qui gangrène le milieu littéraire québécois (puisque c'est de lui que l'on parle).

À la rigueur, l'ineptie thématique peut parfois — mais au prix de quelles contorsions ? — être considérée comme secondaire. Là où le style bascule, ce qu'il colore devient souvent sans importance. Toutefois, chez Rioux, l'incessant recours à la figure magistrale de Marcel Proust pose, d'une certaine façon, problème. Sur ce point, la quatrième de couver-



ture se fait pontifiante : « Hélène Rioux passe superbement de l'imaginaire au réel, joue de toute la gamme du langage, construit des phrases vertigineuses émaillées d'éclats humoristiques, a des audaces qui surprennent, des pudeurs qui dérangent. » Il ne faut pas s'y laisser prendre.

Les phrases n'ont de vertigineux que leurs longueurs et d'humoristique que leurs jeux de mots ratés. On est loin de Marcel Proust (même détourné) quand la redondance et les calembours faciles tiennent lieu d'esthétique romanesque. En outre, l'utilisation excessive du « flashback » ne suffit pas, à elle seule, pour se rapprocher du célèbre auteur d'*À la recherche du temps perdu*.

Cela dit, le ratage a d'autres causes. L'absence totale d'effet de surprise en est une. Les rebondissements annoncés tombent à plat. Le long voyage intérieur de l'héroïne la force à lever le voile sur des évé-

nements passés voulus chocs. Ils sont d'une insignifiance indésirable. On sursaute de dépit.

Enfin, mais peut-être est-ce là le principal défaut de ce livre, *Chambre avec baignoire* sonne très baby-boomer-revenu-de-ses-illusions. On y sent une nostalgie de l'époque désormais révolue où la bohème était considérée comme seule posture acceptable dans un monde à jamais déboussolé. Réductrice et surannée, cette vision des choses file aujourd'hui vers la désuétude. Tant mieux.

## L'INTELLIGENCE naturelle

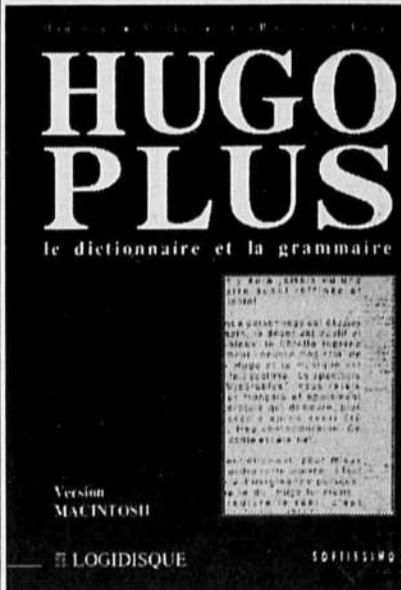
RSION 6 • VERSION 6 • VERS



RSION 6 • VERSION 6 • VERS

## HUGO C'EST LE MEC DE MON MAC

RSION 6 • VERSION 6 • VERS



Pour Macintosh Plus, SE, II Compatible Word 4 et MacWrite II

84,95\$

Aussi disponible pour DOS et Windows

«HUGO PLUS est le premier logiciel à faire une véritable correction orthographique du texte en tenant compte de la grammaire. HUGO PLUS est le meilleur des correcteurs orthographiques.»  
Science & Vie Micro

«HUGO se distingue par une meilleure interface utilisateur, avec la possibilité d'apporter directement des modifications dans le texte.»  
Décision Micro

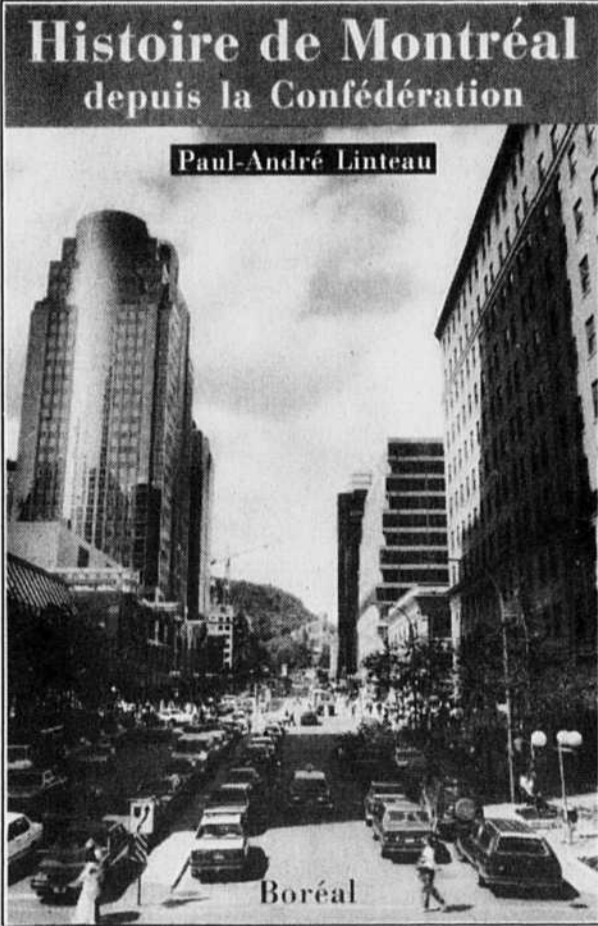
«Molière lui-même en serait étonné!»  
Informatique & Bureautique

LOGIDISQUE  
C.P. 10, succ. D-3  
Montréal QC H3K 3B9  
Tél.: (514) 933-2225  
FAX: (514) 933-2182



## PAUL-ANDRÉ LINTEAU

La première synthèse moderne de l'histoire de Montréal depuis 1867



## HISTOIRE

616 pages, illustré 29,95 \$

Dans un style vif, s'appuyant sur une iconographie abondante et originale, Paul-André Linteau réussit à rendre compte de toutes les dimensions de l'évolution de la ville. Un hommage à la fois érudit et passionné d'un Montréalais à sa ville.

Boréal

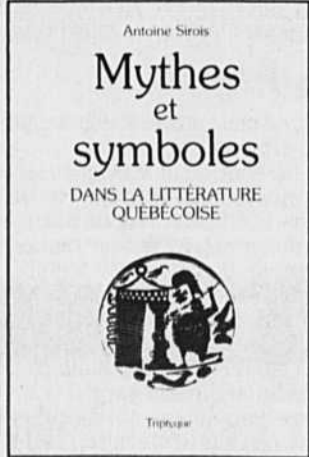
## TRIPTYQUE

C.P. 5670, SUCC. C MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4 TÉL.: (514) 524-5900 ou 525-5957



Marie Savard  
**Poèmes et chansons de 1958 à 1981**  
98 p., 14,95\$

Le chant, pour moi, est le son de l'air sur la corde chaude du souffle. Le souffle est la seule chose que je puisse contrôler, quand je chante. Encore là, ça demeure toujours le souffle du poème.



Antoine Sirois  
**Mythes et symboles dans la littérature québécoise**  
156 p., 17,95\$

Dans ce recueil de textes, André Sirois s'est plus à retracer les grands mythes et symboles gréco-romains et bibliques qui ont marqué notre civilisation occidentale. L'auteur montre comment Ringuet, Gabrielle Roy, Anne Hébert, Jacques Ferron et d'autres romanciers ont transposé, adaptés les récits anciens dans leurs propres récits et soulevé les questions qui, de tout temps, ont hanté l'humanité en quête de sens.



**Le suspense**  
200 p., 9,00\$

Des textes de:  
Judith Messier,  
Hélène Rioux,  
Marc-André Paré,  
Josée Yvon,  
Danielle Roger

le plaisir des  
**Livres**

# Premières révolutions

## NE LE DITES PAS AUX GRANDS

Alison Lurie  
Rivages, 1991, 253 pages.

Dominique Demers

TOUT LE MONDE sait qu'il ne faut pas tout dire aux enfants : les tout-petits doivent ignorer certaines vérités. La littérature de jeunesse étant née de ce postulat, il n'est pas étonnant que la majorité des livres pour enfants soient insipides comme l'affirmait d'ailleurs Bruno Bettelheim. Mais, il y a des livres que les enfants célèbrent au lieu de tolérer. Des livres spontanément adoptés par les enfants du monde. Des livres dont le succès se passe des critiques et autres prescripteurs. Ce sont les textes sacrés de l'enfance, des œuvres profondément subversives qui encouragent les tout-petits à rêver, fuger, répliquer, désobéir...

Ce propos n'est pas nouveau. Mais Alison Lurie l'illustre généreusement en nous proposant une passionnante relecture des grandes œuvres qui ont marqué l'histoire de la littérature jeunesse en Angleterre. *Ne le dites pas aux grands* réunit des conférences données par l'auteur de *Liaisons étrangères* (prix Pulitzer 1985) et *La Vérité sur Lorin Jones* (prix Femina étranger en 1989) qui est aussi professeur de littérature jeunesse à l'Université Cornell.

De Peter Pan à Winnie l'Ours en passant par Alice et Pierre Lapin, tous les grands héros destinés à l'enfance, cette « tribu étrange, à demi sauvage », se défendent bien d'être tristement éducatifs. Lewis Carroll, James Barrie, Alan Alexander Milne et même la tendre Beatrix Potter ont cherché à bouleverser les valeurs représentatives de leur époque. *Alice au pays des merveilles* n'est pas un simple *nonsense story* mais bien une charge virulente contre le système éducatif britannique et la monarchie. Et, derrière les aventures apparemment innocentes de ses gentils lapins, Beatrix Potter propose une délicieuse satire du réel.

« Les opinions et les attitudes qui ne sont pas couramment admises dans le monde adulte trouvent souvent place dans les ouvrages pour enfants de l'époque », écrit Alison Lurie. Les livres pour enfants seraient les derniers retranchements des pires vérités. Cette croyance est à l'origine d'un vaste mouvement de réhabilitation de la littérature jeunesse dans les médias comme dans les universités. Non seulement la valeur littéraire des grandes œuvres pour la jeunesse est-elle généralement admise mais on commence enfin à s'intéresser au caractère unique de ces livres qui ne constituent pas un genre mais bien un vaste champ littéraire.

La spécificité de la littérature de jeunesse tient surtout à une volonté de communication entre un auteur adulte et un enfant, le plus souvent par l'intermédiaire d'un jeune héros. Dans *Un monde autre : l'enfant, de ses représentations à son mythe*, Marie-José Chombart de Lauwe explique que, pour créer ce jeune personnage, l'auteur adulte effectue un voyage plus ou moins nostalgique dans sa propre enfance, puis dans les modèles d'enfants réels autour de lui et se nourrit du discours social sur l'enfance de son époque. Alison Lurie s'intéresse à ce troisième volet. Les



auteurs des textes sacrés de l'enfance sont ceux qui refusent de jouer à l'éponge.

Ils ne sont pas complètement imbibés du consensus social légiférant les relations adultes-enfants. Au contraire, ils tentent d'ébranler les assises de l'ordre social, voire lancer un appel à la révolution. Dans leurs livres, les adultes peuvent avoir tort et les enfants raisons, le travail n'est pas toujours salubre, l'obéissance peut être un piège et l'éloge de l'imagination passe par la critique du réel.

Les propos d'Alison Lurie nous rappellent que, si l'on prend le temps de l'interroger soigneusement, la littérature destinée aux enfants nous livre des secrets que peu d'autres documents nous révèlent. Il y a deux façons de cacher des choses; on peut les enfermer dans un coffret cadenassé ou les laisser traîner aux yeux de tous dans un lieu apparemment innocent : une boîte de biscuits ou un livre pour enfants.

Alison Lurie illustre plus qu'elle n'explique mais son essai sur la littérature enfantine se lit comme un roman. Elle jette un regard intelligent, original et passionné sur de nombreux récits qu'elle prend le temps de raconter. Tous les chapitres du livre sont bien documentés et, si certains sont surtout amusants, d'autres sont brillants. Ceux qui croient que les auteurs des deux dernières décennies ont réinventé la littérature jeunesse avec un discours profondément complice de l'enfance liront avec stupeur des extraits de *La chasse aux trésors* de Edith Nesbit paru en 1898. Et les amateurs de Tolkien seront étonnés de découvrir l'étrange filiation entre Robert Louis Stevenson, Rudyard Kipling et l'auteur du *Seigneur des anneaux*.

Ne le dites pas aux grands attise des curiosités, provoque des questionnements. À l'heure où la littérature de jeunesse québécoise connaît — côté roman du moins — un nouvel âge d'or, on peut se demander combien d'auteurs secouent l'ordre établi. Mais, attention ! Les récits véritablement subversifs ne se contentent pas d'aborder ces nouvelles préoccupations qu'à chaque époque les adultes tentent d'inculquer aux enfants. La littérature subversive n'est pas celle qui parle de sexe, de drogue, d'écologie ou de MTS mais celle qui propose une vision autre. Rebelle, révolutionnaire, séditeuse : profondément enfantine.

Qui plus est, on apprend. Davantage que dans bien des romans ayant la mer pour sujet, on apprend en effet beaucoup sur la mer, sur la langue qui lui est propre. Les descriptions de Golding sont, parfois, d'une précision diabolique. Un exemple ? Page 50 de *La Cuirasse de feu* : « Pourtant le mat bouge, malgré tous les baux et les câbles enroulés, les poulies et les palans, les accores et les tringles ».

On apprend la mer, mais on apprend surtout à quelle enseigne littéraire luge Sir William Golding. À la page 274, après avoir suivi les petites péripéties qui font le sel de la vie à bord, Golding commence ainsi un nouveau chapitre : « La vérité, qui

# Traitement rose et sujets noirs

## LITTÉRATURE JEUNESSE

### COMME UN LIÈVRE PRIS AU PIÈGE

Donald Alarie  
Éditions Pierre Tisseyre, 1992  
PAR ICI LA SORTIE !

Paule Brière  
Boréal, 1991  
QUELLE HEURE EST-IL, CHARLES ?

Jacques Greene  
Boréal, 1991  
LES DEUX MAISONS DE DOMINIQUE

Jean Gervais  
Illustrations Claudette Castilloux  
Boréal Jeunesse, 1991

### COUPS DURS POUR UNE SORCIÈRE

Linda Bousseau  
Illustrations Claire Maigné  
Collection Coccinelle  
Éditions Pierre Tisseyre 1991

Yolande Lavigneur

« MAMAN a quitté la maison presque tout de suite après mon séjour à l'hôpital. (...) Elle avait sans doute préparé son départ depuis longtemps. Elle devait prendre l'avion le lendemain de mon accident. Elle a changé d'idée, parce que ça ne se fait pas de partir alors que son fils est à l'hôpital entre la vie et la mort ».

Jérôme, qui aimait par-dessus tout faire de la course ou patiner avec ses amis se retrouve tout à coup paralysé pour la vie. Frappé par une voiture, alors qu'il roulait à bicyclette, il a perdu l'usage de ses jambes en même temps que basculait sa vie d'enfant, c'est-à-dire la famille inventée par ses deux parents.

Chose étonnante, c'est lui qui doit supporter son entourage adulte au complet; sa mère qui est en phase II d'affirmation en dehors du couple et qui lui envoie des cartes postales au lieu faible contenu, de Paris. Son père qui essaie de lui imposer sa nouvelle blonde sans subtilité ni ménagement et son ami qui lui aussi a bien hâte de savoir ce que Jérôme pense de sa Manon. Sa petite sœur, parce qu'il en a une, est plutôt sympathique, mais comment penser qu'elle puisse être à l'aise avec ce nouveau grand frère sans jambes alors que son univers éclate et s'écroule ?

Elle semble se réfugier dans l'imagination, à la limite de la schizophrénie, mais j'exagère... Sauf sur un point : Jérôme n'écrit pas comme un enfant; il écrit, dans son journal qui devient sa nouvelle bouée de sauvetage, que depuis quatre mois, il a sûrement vieilli de 60 ans. C'est trop, en trop peu de pages et de temps. Ce *Lièvre pris au piège* donne un récit lisse comme une plaque de glace dans laquelle on a envie de donner un coup de talon pour y tracer abruptement un réseau de lignes à travers lesquelles pourrait déborder un peu d'eau vivante !

Si Jérôme est tombé dans le vide lorsque ses parents ont divorcé, et pas sur ses deux pieds puisqu'ils étaient paralysés, ce n'est pas le cas d'Annie, l'héroïne de *Par ici la sortie* ! « Maryse et Julien, c'est mes ex-parents. Enfin je veux dire, ils sont toujours mes parents mais ils sont des ex, des parents séparés depuis trois ans et demi ».

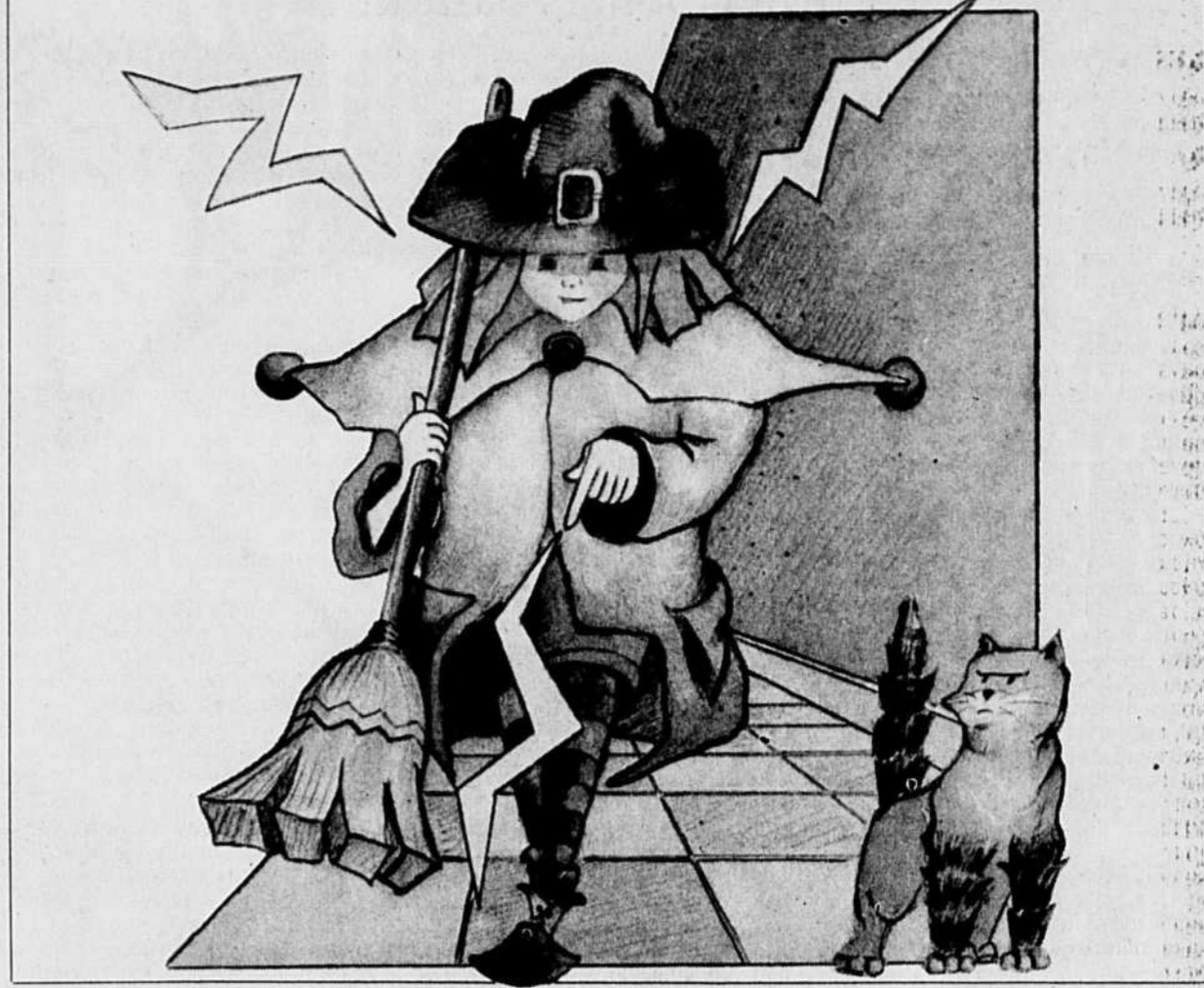


Planche tirée de *Coups durs pour une sorcière*.

Vous saviez que cette race existait ? Selon les statistiques, c'est le lot d'un enfant sur deux. Pourquoi dramatiser n'est-ce pas ? De toutes façons, pour Annie, ils ne sont que des caricatures... Sa maman féministe, un peu, pas mal ridicule. Et son père qui est froid, plat et à toujours une idée sur tout, idée toute faite par les autres, oui. Annie n'a pas besoin de fauteuil roulant pour traverser sa gêne et autres émotions ou crise d'adolescence; elle voyage en esprit à travers l'espace et le temps. C'est parfois drôle, surtout lorsque, dans un bar, elle entend ce que disent les adultes dans leur tête alors qu'ils flirtent de façon très civilisée, en paroles. Mais, comme l'héroïne, l'histoire arrive difficilement à décoller. Trop d'idées, mêmes bonnes ne peuvent pas compenser pour une seule idée bien traitée... Annie se fait presque violer dans la « minoune » du super prof de danse dont elle est follement amoureuse. Il est tout à coup transformé en vulgaire obsédé sexuel. Un peu comme le cocher de Cendrillon redevenu rat dans sa citrouille... Sauf que le lecteur y croit encore moins.

D'ailleurs elle s'en sort par un simple coup de pied et elle en revient psychologiquement bien vite. Elle rencontre le prince discret et charmant qui l'aimait dans l'ombre depuis tout le temps. Et c'est la fin, sans le mariage et les enfants.

Difficile aussi de croire aux héros de Jacques Greene dans *Quelle heure est-il, Charles ?* Un héros délinquant se fait prendre à voler. Il croit s'en sortir sans trop d'effort en acceptant la proposition de la travailleuse sociale c'est à dire participer aux *mesures de rechange*, en aidant une personne âgée, Charles, qui a été témoin de sa fuite et qui ne l'a pas dénoncé. Patrice qui ne voulait rien savoir de personne, clôturé entre les deux écouteurs de son baladeur et Charles qui a un appareil

pour l'aider à entendre, deviendront un peu trop subitement les plus grands complices que la terre ait portés, les meilleurs amis du monde. C'est un miracle parce que l'expérience de chacun l'encourageait à ne rien vouloir savoir de l'autre. Ils s'aiment beaucoup, c'est un roman après tout. J'aurais aimé y croire davantage, mais je n'ai pas pu.

Alors imaginez mon bonheur lorsque j'ai rencontré Dominique sur le balcon du nouveau logement de sa mère. C'était dans *Les deux maisons de Dominique*. Il est complètement effondré parce que ses deux parents préférés, les seuls qui lui ait eu, viennent de se séparer. Pour la première fois depuis le divorce, il doit passer une journée chez sa mère. Elles est absente et son père le dépose sur le balcon en lui disant de l'attendre là « parce qu'il ne veut surtout pas la rencontrer ». À chaque voiture qui approche, Dominique se dit : « ça y est, c'est elle ! » Mais une heure plus tard sa mère n'est toujours pas arrivée. Il ne connaît pas le quartier et il a peur. Il se sent très seul et s'ennuie de sa petite sœur. Surtout, il est triste; il pense qu'il n'a plus de père ni de mère...

Le lecteur saisit, grâce à l'illustratrice et à la talentueuse économie de mots de l'auteur, la profondeur de son désarroi. Dominique en viendra-t-il un jour à parler de ses parents comme de ses « EX », à la façon de la narratrice de *Par ici la sortie* ? Le contraste entre le langage des narrateurs fait ressortir chez les uns une insoutenable légèreté dans la façon de dire la troublante réalité, comme si les enfants avaient besoin d'être protégés d'une prise de conscience ou d'une acceptation sans édulcorant des problèmes de l'humanité adulte. Eux qui sont pourtant plongés au cœur même de ces problèmes.

À l'envers de tout cela : *Coups durs pour une sorcière*; une justesse

de ton admirable. Un drame exposé, développé de façon subtile, habile et intériorisée. Une fillette se comporte comme une petite peste dans un centre d'accueil. Elle adopte le style « sorcière ». Rôle que lui a imposé sa mère. Une mère dont elle a été séparée parce qu'à un moment de trop grande souffrance elle a avoué qu'elle donnait des coups. Parce qu'elle avait trop mal au ventre elle l'a dénoncée, elle et son père qui prend un coup.

C'est après bien des images et métaphores que le lecteur saisit le cœur du problème. Le chat Ténèbre est ratoureux, il prend du temps à sortir du sac. Elle en connaît des détoirs la sorcière Nathalie, alias *Majellé*.

Un vrai beau conte ayant comme point fort une visite au parloir; plus que tout, désirée et redoutée. L'imagination qui passe pour vrai et l'abrupte réalité qui se déguise en histoire... Un tour de force ! Un album illustré autour d'une seule sobriété, sombre et décapante idée : une enfant battue. Récit amené par le dédant et servi par la complexité intelligente et farcie d'expérience d'un éditeur habile, d'un auteur qui a vraiment quelque chose à crier et qui illustre subtilement, qui a su adapter ses couleurs au message. Oui, du gris éloquent comme on n'en avait jamais vu. Couleurs sombres et discrétion sans risque puisque cette fois l'héroïne et les personnages qui l'entourent sont vraiment à la hauteur. Ni blague, ni remplissage ni bavure ne viennent trahir l'intensité dramatique de la situation. C'est parce que rien n'est allégué ou escamoté que les enfants comprennent, que les enfants aiment. Lire cet album est un événement heureux et dérangeant; comme dit Malraux : « Les bons moments font étrangement mal parler ».

## ◆ Golding

ney Cove, loin, très très loin des brumes anglaises. Dans cette *Cuirasse de feu* qui narre les derniers chapitres de la vie à bord, Edmund Talbot devient aspirant et tombe une fois de plus amoureux. Le Capitaine Anderson demeure aussi distant voire hostile. Mr Prettiman vitupère toujours contre l'ordre établi et se marie. Le lieutenant Benét demeure tout aussi suffisant, mais marin habile, qu'il l'était. L'autre lieutenant, soit Charles Summers est tout aussi aimable à l'égard d'Edmund. Il y a de la maladie, de la faim, de la soif, du vent, du froid, des accidents. Bref, nous sommes les témoins, aussi étonnés que peut l'être Golding, de la vie à bord de ce trois-mâts qui vogue vers

les mers du sud.

est plus bizarre que la fiction, est naturellement (NDRL : naturellement et non évidemment !) moins crédible. Un biographe honnête, si tant est qu'il en existe, atteindra toujours le point où il serait plus satisfait s'il pouvait atténuer les couleurs brutales de la vraie vie pour lui donner les teintes délicates du roman et de la légende !

« ... J'ai toujours été déconcerté par certains auteurs comme Fielding et Smollett, pour ne rien dire des modernes, Miss Austen par exemple; ils estiment que, malgré les preuves que leur apporte la vie quotidienne, une histoire, pour être véridique, doit avoir une fin heureuse ».

Éviter *La cuirasse de feu*, c'est désertier Golding. C'est manquer une part de la vérité de la mer, donc du monde.

◆ Femmes

un peu trop rapidement que le combat est terminé puisque désormais, à la faveur de celui mené par les générations précédentes, on croit que toutes les aspirations peuvent être comblées, tous les rêves réalisables.

Le réveil est cette conquête d'égalité est chose acquise, est-il tristement démontré. La disparité au travail entre hommes et femmes reste évidente dans une foule de domaines, l'éclatement des familles désavantagé surtout les épouses est les mé-

res, le sexisme recule à la vitesse de l'escargot, la libération sexuelle n'apporte plus l'épanouissement escompté, et l'on parle *ad nauseam* des femmes battues, de violence conjugale, de pornographie, de femmes économiquement désavantagées à tous les âges, surtout à celui que l'on appelle erronément *d'or*. On ne parle plus de discrimination des sexes mais elle demeure omniprésente et sournoise, comme l'a démontré Colette Beauchamp dans un livre choc intitulé *Le silence des médias* (1987).

Aussi les travailleuses et les féministes se donneront leur propre organe d'information et de militantisme : les magazines *La Vie en rose*, *La Gazette des femmes*, *Les Têtes de pioche*, *Québécoises debout*, *La parole métèque*, servent de tribunes aux analystes des diverses communautés culturelles dont l'élément féminin forme un segment de premier intérêt. Les femmes font aussi porter leur recherche dans les arts et l'on retrouve leurs signatures au théâtre, dans la littérature, les arts visuels. Tous les moyens sont bons pour faire porter le message de libération.

Tout n'est donc pas négatif dans ce bilan des 10 dernières années, peu s'en faut, et ces historiennes savent faire ressortir aussi l'aspect positif du cheminement le plus récent des Québécoises de souche, comme les

immigrantes qui témoignent d'un vif désir d'intégration à tous égards. Cependant qu'elles observent fort justement que les enjeux ont changé et qu'ils se reposent désormais sur d'autres référents *socio-économiques*, compte tenu de tous les bouleversements qui ont surgi depuis la Révolution tranquille, et surtout cette dernière décennie.

Parmi ces enjeux, la recherche de vivre au mieux ses différences dans la pluralité des goûts et de « la fragmentation de l'existence féminine » apparaît le défi de cette fin de siècle.

Le collectif *Clio* ne se fait pas Casandre, si bien qu'il ne propose pas de réponse ni de solution à cette angossante, question qui est, en somme, celle aussi des « nouveaux hommes », et par conséquent de toute la société québécoise.

Les historiennes ont fait leur devoir d'historiennes, et fort bien, car cet ouvrage est passionnant à lire. J'insiste : cet ouvrage est essentiel.

## ◆ Pennac

est de nous abstraire du monde pour lui trouver un sens.

Du bébé qu'on endort en lui offrant le merveilleux outil de rêve qu'est un livre lu à haute voix, on passe à l'adolescent, à l'écolier requis de remplir une fiche de lecture. À réduire la matière de 300 à 400 pages en une sèche petite feuille qui abolit toute idée de délice, de plaisante occupation. Pas étonnant, dans ces conditions, que le gargon regarde le livre comme « un objet contondant (...) un bloc d'éternité ». C'est la matérialisation de l'ennui.

Comment réagir contre cette pesante obligation ? En récitant les recettes, les trucs pédagogiques, bref en s'éloignant le plus possible « du programme », quitte à y revenir — Pennac est, ne vous en déplaise, un prof tout ce qu'il y a de plus sérieux —, quand l'élève boudeur, renfermé dans sa tour d'incompréhension, deviendra un lecteur enthousiaste. Dans une grande page blanche, pour mieux nous l'asséner, l'auteur de *Comme*

un roman, s'exclame : « Quels pédagogues nous étions, quand nous n'avions pas le souci de la pédagogie ! » (Ce qui rejoint l'opinion d'un critique d'art de mes amis, persuadé que l'architecture du Québec se portait beaucoup mieux quand il n'y avait pas d'architectes, seulement des bâtisseurs inspirés).

Le professeur donc se fera lecteur. Des pages extrêmement drôles sont consacrées aux plaisirs défendus, réprouvés par les parents, aux séances de lecture dans les endroits les moins nobles (les chiottes, entre autres, pendant le service militaire, la salle des « trônes » devenant le lieu béni pour dévorer, dans la Pléiade, s'il vous plaît, l'œuvre de Gogol). Mais offrir aux enfants, ébahis, les premières pages du *Parium* de Süskind, ou de *Cent ans de solitude* de Marquez, c'est les faire pénétrer dans un univers enchanté, leur inculquer le virus incurable de la plus insidieuse des maladies : la lecture.

Je répugne à « dessécher », en le résumant, ce merveilleux petit livre. Un Pennac se déteste sans le rompre, comme le dit si bien, sur papier d'argent, la gaufrette qui accompagne le café liégeois à l'incontournable Café de la paix, à Paris : « nous briser, c'est nous sacrifier ».

On recommandera donc, sans plus de paroles inutiles, *Comme un roman*, de Daniel Pennac, en le rapprochant d'un autre petit livre « antipédagogique » : *Je suis comme une truie qui doute*, de Claude Duneton. Une paire de vrais lecteurs, et — circonstance aggravante ! — deux vrais maîtres d'école non contaminés par l'école.

## Robert Saletti

LA CHRONIQUE de Robert Saletti sur les essais québécois, exceptionnellement, ne paraît pas cette semaine. On la retrouvera dans nos pages dès samedi prochain.

## Librairie

# SOLDE ANNUEL

du 14 au 29 mars

# 20% DE RABAIS

sur tous les livres et catalogues en librairie!

Rabais supplémentaire de 10%

aux Amis du Musée!

À vous d'en profiter!



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Librairie du Musée 1368, rue Sherbrooke ouest Tél.: (514) 285-1600

Heures d'ouverture : mardi et mercredi, de 10 h à 18 h; jeudi et vendredi, de 10 h à 21 h; samedi et dimanche, de 10 h à 18 h



ULYSSE LA LIBRAIRIE DU VOYAGE

JOURNÉE DE LA HOLLANDE DIMANCHE 15 MARS

Sur des airs et saveurs hollandais, découvrez l'Europe 92 d'Ulysse et de Voyages Viau Marlin: Une expérience SUPERSONIQUE!

À gagner : Un voyage à bord de Concorde

En collaboration avec

Voyages Viau Marlin Guides Bleus Hachette Jet Tours Air France

De 11 h à 16 h au 4176 St-Denis, Montréal, 843-9447

# AKIYUKI NOSAKA

## Le rêve japonais hara-kiri

### LES PORNOGRAPHES

Akiyuki Nosaka  
Philippe Picquier, 1991, 222 p.

### LA TOMBE DES LUCIOLES

Akiyuki Nosaka  
Philippe Picquier, 1988, 139 p.

Francine Bordeleau

APRÈS la guerre, les Japonais se sont attelés à la reconstruction du pays avec une vigueur et une discipline peu communes. Et avec le succès que l'on sait : cette insaisissable nation de 125 millions d'habitants est devenue le leader de l'économie de marché.

Cité en modèle par nos spécialistes des relations industrielles, le caractère besogneux que l'Occident attribue aux Japonais (Edith Cresson a parlé des « fourmis »...) était pourtant mis à mal par Akiyuki Nosaka dès les années 60. Nosaka, écrivain dandy né en 1930 en qui l'on peut voir une sorte de Gainsbourg oriental, aura exercé les métiers les plus extravagants avant de devenir chez lui un personnage de légende, un auteur majeur que, grâce aux éditions Philippe Picquier, nous pouvons aujourd'hui lire en français. Heureusement, car avec *Les pornographes* et *La tombe des lucioles*, ses deux seuls livres traduits à ce jour, Nosaka montre qu'il est de la trempe de Mishima.

Paru au Japon en 1966, *Les pornographes* est un roman picaresque dans ce que le genre a de plus réjouissant. Subayan et Banteki, les deux héros du récit, commencent leur carrière de pornographes avisés en vendant des cassettes reproduisant les ébats — sonores : les comparaisons n'ont pas encore les moyens de se lancer dans la vidéo — de couples qui hantent les chambres d'hôtel. Ils diversifieront bientôt leurs activités en vendant des cartes et des

magazines pornos puis, avec l'aide d'une jolie fille, se lanceront dans la réalisation de films cochons. Comme il est de mise dans la tradition picaresque, notre trio, parti de rien, connaîtra une vertigineuse ascension sociale.

La langue de Nosaka est tout à la fois crue et d'une irrésistible drôlerie. « Une femme qui n'a jamais connu d'homme, (...) c'est vicieux à pas croire, ça ne pense qu'à ça, parole. Même une call-girl, qui couche pourtant toutes les nuits avec un homme différent, c'est un prix de vertu à côté », philosophe par exemple Subuyan. Et les situations sont drôles, comme les inénarrables mises en scène entourant la vente de fausses vierges, ou scabreuses à souhait, comme celle de ce couple qui baise sur scène. Signe particulier : il s'agit du père et de la fille !

Nosaka, ici, ne se soucie guère de « bien écrire ». Son style est éclaté, indiscipliné, mordant, et l'écrivain ne craint pas de plonger dans la vulgarité et la démesure. Mais à travers ces personnages qui vivent du commerce du sexe et prétendent candidement travailler « pour l'art et le bien de l'humanité », rien de moins, nous avons une radioscopie de l'âme japonaise.

Nosaka, tout au long de ces pages truculentes, fait la satire, avec une implacable insolence, du *japanese way of life* de l'après-guerre, alors pieux mélange de travail acharné et d'enrichissement rapide grâce aux trafics louches. Toutefois *Les pornographes* est aussi une très joyeuse fable érotique, et cela suffit à en faire un récit intemporel. Mishima l'a décrit comme un « roman scélérat enjoué comme un ciel de midi au-dessus d'un dépotoir ». On ne saurait mieux dire.

Avec *La tombe des lucioles*, Nosaka nous donne à lire de lui une tout autre facette. Il s'agit là d'un livre au ton grave composé de deux longues

nouvelles, *La tombe des lucioles* et *Les algues d'Amérique*, qui nous renvoient à la guerre.

Le premier texte est absolument remarquable d'intensité et d'intériorité. Et, à bien des égards, autobiographique. Orphelin, Nosaka a vécu la guerre dans sa famille d'adoption : longtemps il se sentira coupable d'avoir abandonné sa mère adoptive sous les bombes et laissé sa petite sœur mourir de faim au lendemain de la défaite. C'est lui-même qu'il met en scène dans *La tombe des lucioles*, un bouleversant récit d'expatriation.

En 1945, lorsque les bombes tombent sur le Japon, Seita fuit en trainant sa jeune sœur Setsuko sur ses épaules. Voyage au bout de l'abomination : les villages sont dévastés, c'est le triomphe du chacun-pour-soi pour s'abriter et trouver un peu d'argent ou de nourriture. Setsuko n'en reviendra pas ; Seita lui survivra de si peu... *La tombe des lucioles* est d'un pessimisme à fendre l'âme où Nosaka, qui mélange à loisir tous les niveaux de langage, qui joue en même temps avec l'argot et une langue très classique, réussit à faire preuve d'invention.

Dans *Les algues d'Amérique*, Nosaka relate sur un mode drôlatique la difficile cohabitation des Japonais et des Américains durant l'immédiate après-guerre. C'est le Japon du marché noir et de la survie, alors que ses habitants apprennent ce qu'il faut faire pour ressembler en apparence aux vainqueurs, envies et détestés.

Outre *Les pornographes* et *La tombe des lucioles*, Nosaka le prolifique est l'auteur d'une quinzaine de romans ainsi que de plusieurs recueils de nouvelles et d'essais. Il est à souhaiter que nous puissions rapidement lire l'ensemble de cette oeuvre en français. Nous avons là un écrivain audacieux et iconoclaste comme il ne s'en fait plus beaucoup.

# Fin de siècle, fin de cycle

## LE MYTHE ET L'EMPIRE DANS LA LITTÉRATURE AUTRICHIENNE MODERNE

Claudio Magris  
L'Arpenteur, 1991, 420 pages

Alain Charbonneau

L'ÉCRIVAIN triestin Claudio Magris signait en 1988 avec *Danube* (prix du meilleur livre étranger) le journal d'une patiente pérégrination le long des berges du fleuve à la peau bleue, de sa source allemande au delta roumain. Un livre foisonnant et prime-sautier comme un cours d'eau, dans lequel Magris, touriste éclairé à la manière de Stendhal, savait marier avec un rare bonheur méditation libre sur le temps qui fuit et sur l'eau qui n'est jamais la même d'une baignade à l'autre, considérations personnelles sur l'histoire des peuples de la Mitteleuropa, citations et évocations d'auteurs chéris, petites leçons de géographie et métaphore lyrique qui du voyage à la création, et de la marche à la démarche, établit les ponts qui s'imposent.

Écrit 25 ans plus tôt, en 1963, par un jeune théséux féru de littérature autrichienne moderne, *Le Mythe et l'Empire*, traduit et publié aujourd'hui aux éditions de l'Arpenteur, n'offre pas le même itinéraire sinués et vagabonde. Cette imposante étude, méthodique et démonstrative, redessine pour nous le paradis perdu dans l'ombre duquel les écrivains d'expression allemande, de Franz Grillparzer à Musil, en passant par Adalbert Stifter, Joseph Roth, Arthur Schnitzler, Karl Krauss et bien d'autres, ont écrit leurs oeuvres sous l'Empire d'Autriche d'abord, puis sous la monarchie austro-hongroise, et jusqu'à son démantèlement au lendemain de la première guerre, nous léguant l'une des littératures européennes les plus fascinantes et les plus riches des deux derniers siècles.

Ce paradis perdu, Magris l'assimile à l'idée d'un état central fort,



capable de rassembler sous une même égide les différents peuples de l'Empire (italiens, tchèques, hongrois, serbes, croates, allemands) et de leur inspirer un sentiment d'unité supranationale qui annihilerait les forces nationalistes centrifuges, menaçantes pour l'unité impériale de l'aigle à deux têtes. *Dramatique et insoluble condition de l'empire d'Autriche* qui inspire à l'écrivain autrichien d'ailleurs cette foi sans enthousiasme dans l'ordre des choses qui ne change jamais et qu'il faut absolument conserver. Devant la perspective imminente du morcellement de l'Empire, les écrivains se tournent d'instinct vers le passé, nous dit Magris, cédant chacun à sa façon à la nostalgie de la belle époque et se faisant tous, parfois à leur insu, les chantres d'une grandeur passée, révolue, mythique, où François-Joseph incarnait à la fois le dieu des catho-

liques sur terre et le premier fonctionnaire de l'État.

D'où une littérature dans l'ensemble conservatrice, réactionnaire même dans ses manifestations les plus critiques et ironiques (Krauss), évoluant sans cesse sous la rassurante protection de la tradition et évoquant des lieux (souvent abstraits) et un temps (souvent suspendu) où le chaos n'a aucune prise, et où règnent un peu patement la mesure, l'ordre et le calme. Une littérature vivant des rentes de la Contre-réforme et du baroque châtré qu'elle a popularisé, puisant aux mêmes sources hédonistes et bourgeoises que les valses de Strauss, et dont le personnage emblématique pourrait bien être ce héros de la *mediocritas* habsbourgeoise qu'est le fonctionnaire consciencieux, célibataire raffiné ou bon père de famille.

Bref une littérature crépusculaire, marquée du double sceau d'une fin de siècle et d'une fin de cycle, qui a poussé sur les décombres fumantes du « monde d'hier », comme l'appelle si justement Zweig. De cet empire sur le déclin, l'oeuvre puissante et décapitante de Musil nous donnera « une satire », écrit Magris dans les pages (les meilleurs) qu'il consacre à l'auteur de *L'Homme sans qualités*, « qui renverse tous les lieux communs de la civilisation austro-hongroise et de son mythe : les idéaux supranationaux, l'immobilisme grandiose et impuissant, la fautilité souriante, la méticulosité bureaucratique, le noble et insipide langage officiel et la joie de vivre ».

À l'heure où l'on assiste à une grave crise des nationalismes en Europe centrale, *Le Mythe et l'Empire* nous rappelle que toute une génération d'auteurs, et non des moindres, est née d'un idéal d'unité entre les peuples, et que leur déshantement fut peut-être le pressentiment obscur des troubles qui affligent aujourd'hui les pays des Balkans.

# Eurêka !

## Jean-Pierre ISSENHUTH

Poésies

### LOIN DE NOS BÊTES

Benoît Chaput  
Die de Cravan, 1992

### ALPHABET EN FLAMMES

Östen Sjöstrand  
Belfond, 1992

J'ATTENDAIS un petit livre de poésie qui se défende par des pages non coupées, un petit livre sans ostentation ni facilité, qui n'en répète pas, cent autres, un petit livre sans photo racoleuse, sans illustrations à la peinture noire dégingandante, sans médiocrité tape-à-l'oeil, sans commentaire ridicule de l'éditeur. Il m'arrivait de trouver l'une ou l'autre de ces qualités, quelquefois plusieurs.

Cette fois, je les ai toutes. Dans *Loin de nos bêtes*, de Benoît Chaput, premier ouvrage publié par les éditions « L'Oie de Cravan » (4064 Clark, Montréal H2W 1W9), presque tout concourt à m'intéresser. Le recueil, tiré à 200 exemplaires sur vergé ivoire, présente 19 poèmes et neuf illustrations dont une « table des imagiers » énumère les auteurs : Louise Gagnon, Alain Néron, Richard Deschênes, Anick St-Louis, et Maïke Castegnier. Cinq illustrations sur huit me ravissent. Je dois remonter à *La sagesse est assise à l'orée* de Jean-Marc Fréchette (Triptyque, 1988) pour trouver des illustrations comparables.

Tout ce que je sais de Benoît Chaput me vient du communiqué de

l'éditeur : deux courtes nouvelles publiées dans la revue *Ciel variable*, une présentation de l'oeuvre de Louis Scutenaire dans le numéro de décembre de *Nuit blanche*. En haut du communiqué, une citation du boxeur-poète Arthur Cravan. Je suppose qu'elle exprime un conseil de l'éditeur : « Allez courir dans les champs, traversez les plaines à fond de train comme un cheval, sautez à la corde et, quand vous aurez six ans, vous ne saurez plus rien et vous verrez des choses intéressées ».

J'aborde au moins 15 des 19 poèmes sans réserve. Une renaissance s'annonce dès le premier. *Le petit sentier : J'ai rêvé couché / brusque réveil / les sables qui mènent au soleil / éteignant tout / le vent, la campagne / par la fenêtre qui claque*. Cette netteté qui s'installe est le signal d'une lucidité élémentaire qui me fera lire plus loin, dans *Les animaux et leurs animaux* : *Nous avons des animaux pleins / de ce que nous sommes / de ce que nous pensons être / de ce que nous serons / seuls au milieu / d'arbres inconnus comme des montagnes / c'est la masse étourdie de ce mystère / qui nous force à mentir / loin de nos bêtes*.

S'il fallait trouver au recueil une ascendance, je dirais : les débuts d'Éluard, Éloi de Grandmont, et peut-être, à certains moments, celui dont il a élevé le tombeau. Disant cela, je ne décrirais pourtant pas suffisamment cet éclair profond : *construire en rêve / avec toi et toi / quelque chose de solitaire / d'assez solitaire / pour nous tous*. Je ne laisserais pas non plus soupçonner cette fin du poème *Adieux : Je me tiens tremblant / pour ce qui disparaît / je hurle sur mes petites pattes / je hurle dans la nuit / pour le*

*sentiment de faiblesse / qui seul peut encore se tenir fier*.

Ce que j'avais lu jusqu'ici sous le nom de « relève » ne m'avait pas paru relevé du tout. Mais voilà un petit livre éloigné sans distance, qui oblige à marcher un peu pour l'atteindre, qui sait inspirer confiance dans le trajet et, à l'arrivée, ne déçoit pas. On n'en sort pas l'esprit et le coeur vides. On y trouve du dépouillement, mais une fantaisie qui le compense ; de la rigueur, mais du naturel qui la sauve des arrêts de rigueur ; de la subtilité, mais un air dégingandé qui l'équilibre ; de l'assurance, mais de l'à-peu-près qui l'éloigne de la présomption. De ridicules, je ne vois qu'un « réel », un geste qui « retourne sa peau », quelques maladroites, quelques coquilles — un taux de ridicule vraiment bas. Loin de l'unilatéralisme conventionnel, est-ce le début d'un art véritable, étranger aux séquences et aux sous-produits du médiocre ? Devant ce que je perçois comme une promesse à tenir, je ne trouve à dire qu'« Eurêka ».

Et je le répète en lisant *Alphabet en flammes* d'Östen Sjöstrand : une trentaine de poèmes écrits entre 1949 et 1984, traduits par Malou Höjer,

Alain Bosquet et Marc de Gouvenain. Les éditions Belfond avaient publié en 1984 un premier florilège de Sjöstrand : *Sous le signe du Verseau*. « Un des plus grands poètes européens de notre temps », dit-on de ce Suédois né en 1921.

J'ai trop peu lu pour acquiescer ou mettre en doute. Je peux du moins rapprocher Sjöstrand du grand Anglais Geoffrey Hill (*Le château de Pentecôte*, Obsidiane, 1988) pour l'intensité et l'exigence, ou de Celan pour l'ouverture des abîmes, et apprécier, parmi beaucoup d'autres poèmes : *Le langage me contraint / Les mots me lient / Le silence m'oblige à parler / en mots qui n'existent pas / ou à moitié. / Les syllabes / une grille / pour les exclus à jamais, / les rejetés — / ô cette mer humaine qui murmure ! — / « Je suis », « tu es »... / Mais la confirmation, l'affirmation / devrait se lire de tout droit : / « Je ne suis pas ».*

Ce regard assez passionné pour être déçu, assez réservé pour contempler, assez distant pour choisir les meilleures cibles, assez lucide pour se déconsidérer, assez désintéressé pour chercher ce qui lui est supérieur, ne devrait pas passer inaperçu.

## Le roman d'amour fougue !

Mircea Eliade  
Le roman de l'adolescent myope

ACTES SUD

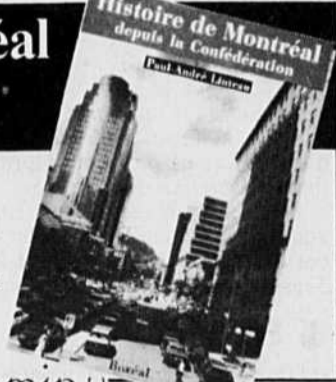
26,95 \$

## Histoire de Montréal

depuis la Confédération  
Paul-André Linteau

PRIX +  
QUALITÉ +  
SERVICE =

Prix rég.  
29,95 \$  
Notre prix  
23,95 \$



le Parchemin  
CENTRE D'ESCOMPTE DU LIVRE

MEZZANINE, STATION DE MÉTRO BERRI-UQAM Tél.: 845-5243

# Les nouveautés de l'Hexagone

Paul Zumthor

## La traversée

Roman



Paul Zumthor  
*La traversée*

283 pages — 24,95 \$  
Prix Québec-Paris 1991 — Collection «Fictions»  
«*La traversée* peut se donner comme un modèle de roman historique: totalement vrai et totalement littéraire.»  
— Pierre Lepape, *Le Monde*

«L'éminent médiéviste Paul Zumthor construit une oeuvre multiforme et de plus en plus remarquable.»  
— Michel Biron, *Spirale*

Pierre de Bellefeuille

## L'ennemi intime

Les Québécois contre eux-mêmes

194 pages — 19,95 \$ — Collection «Voies»

Le franc-tireur à la verve intraitable analyse le destin d'un Québec «entre deux rêves». Fidèle à l'idée de l'indépendance, il s'en prend au Parti québécois comme à la SSJBM qui prennent des engagements «mous» ou «hésitants». Un livre polémique, militant, intelligent.



L'ennemi intime



l'Hexagone  
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

# Le plaisir des Livres

**Andrée MAILLET**

▲ choses écrites

## Carnet 26

POUR LE SERVICE à la Maison Chapleau, mon père recrutait nos domestiques au bureau de l'Immigration parmi ceux qui espéraient aller aux États-Unis. C'est pourquoi en sept ans nous avons changé au moins sept fois de domestiques. Sur ce nombre, certains demeurèrent deux ans. Une année, mon père en mit à la porte à trois occasions.

Dans le cas d'Inès, de Saint-Pierre et Miquelon — Cordon bleu, se disait-elle — et qui ne mettait même pas la table, et de sa sœur, femme de chambre, les renvoyer n'alla pas tout seul. Priée par ma mère de rendre son tablier pour mauvaise cuisine, mauvais service, mauvaise humeur, elle fit irruption dans la salle à manger à la façon d'un char d'assaut dont elle avait l'allure et la circonférence. Je la revois encore, grande et grosse, ses cheveux tirés sur le haut de la tête en un petit chignon noir serré, les yeux tels des lance-flammes, le verbe haut, criant qu'elle ne partirait pas avant ses huit jours, qu'elle se plaindrait à mon père, qu'après tout le patron, c'était lui. Ma mère et moi étions terrorisées lorsque parut le maître. « Vous avez » lui dit-il « vous et votre sœur, Anapeste ! et Litote ! trente minutes pour mettre vos



bagages dans la rue ». — « Mais... Mais ». — « Sortez, Catachrèse ! Dehors, Philoxéra ! Et en vitesse, Métaphores que vous êtes ! Je ne veux plus d'Hyperboles chez moi ni de Psittacosés ! ». Et de les menacer du boyau d'arrosage — ma mère se détournant prise d'un fou rire. Ma prédilection envers les invectives cocasses est-elle née ce jour-là ? Je les revois, cette terre sur deux pattes et sa sœur — pâle émulé — assises sur leur malle, attendant le taxi, rue Saint-Charles...

☆☆☆  
CE QUE JE VOUDRAIS à jamais

soustraire du royaume des ombres, c'est elle, non point seulement mon extrême jeunesse, mais la passion qui m'ensaisit toute entière dans le plus fort de ma grande adolescence. Vingt ans, pas encore, pas même, quand il appuya sa grande main, la senestre, sur la mienne, la dextre. Et je sus dès lors qu'elle était venue, ma dernière heure d'innocence. Une fois une seule fois, on aime de cette ardeur-là, prise entière, proie consentante et subjuguée jusqu'au délire mystique. Car ce n'est pas un homme qui est alors aimé d'amour absolu, violent et bref, mais plusieurs à la suite ou bien tout homme désirable en un seul, présent,

obsédant. Ainsi, puis-je dire à la fois, à la suite, que de ma vie je n'ai que toi aimé par une insoutenable nécessité de tout mon être, et que, d'une même force, j'en aimai quelques-uns dans la plénitude d'une incertitude : jamais avant lui ; après lui, plus jamais. Toi et les autres, et d'un même amour possessif et jaloux, de cet amour qui empoigne et qui prend, et qui jamais n'est don de soi. (Extrait de : *Les Princes de Sang* 1)

☆☆☆  
CHOSSES ÉCRITES des Temps Passés... Mardi le 2 septembre 1986 — À quel moment de ma vie confronterai-je une impression très forte, un sentiment marquant, durable, sur quoi bâtir un conte précieux ou un poème ? Car ils ne viennent que par ces étroits torrents, mes textes les plus intimes : une suite, depuis ma première enfance, de toutes mes amours ; ou des vignettes empruntées à la vie de la Maison Chapleau — (le livre que j'ai promis à Frédéric) par exemple.

☆☆☆  
AFIN de ne pas être en reste, le gloxinia de Roger, plante réputée fragile, difficile et boudoise, a fleuri glorieusement le Mercredi des Cendres (et tiré la langue au Cactus de l'Avent défléuré — et non défloré — et piteux). Deux beaux gobelets roses vifs qu'il arborait dans la fenêtre ! et une queue somptueuse aux larges et longues feuilles le panachant d'un seul côté. Un petit oiseau confondant mars avec mai dansait une gigue en hommage au gloxinia bi-floré — de l'autre côté de la vitre. Il baissait des ailes comme un colibri quand Lyn le surprit au milieu de sa liesse et de ses entrecatchs. Il y a chez les oiseaux

aussi des comédiens nés. « Celui-là m'a regardé en pleine face, en dansant sur place ! » m'a dit Lyn, ébahi. S'il n'y avait d'être vivants que des humains sur terre, quel monde horrible ce serait ! La plus bête des bêtes est bien celle de notre espèce.

☆☆☆  
LA LITTÉRATURE — ni les artistes littéraires n'ont de prestige au Québec. Cette conclusion découle d'un colloque sur la place de la littérature dans l'éducation (Écrits du Canada Français numéro 73). On ne donne plus à notre littérature, à nos classiques d'abord : Villon, Ronsard, Rabelais, La Fontaine, la marquise de Sévigné, madame de Lafayette, Voltaire, Chateaubriand, la première place qui était la leur à l'époque du cours classique. Il s'en suit une déperdition d'âme, un désintérêt général, voire un dégoût, une absence de racines par quoi se relie à la patrie : à notre langue, à notre territoire.

☆☆☆  
Jean Basile, in *mémoriam*. À tous ceux que j'aime ainsi qu'à moi-même, je souhaite d'être aussi bien entouré *in hora mortis* que le fut Jean Basile. Ce solitaire n'était pas seul. Chaque jour, on se relayait à son chevet : le peintre Marc Garneau et sa femme, Danièle Bail de Fontenay, Roland Vallée, Christiane L'Heureux, Guy LaTulippe, le critique et professeur Christian Allègre (son exécuteur testamentaire pour son oeuvre) et ses exécuteurs Linda Gaboriau, très connue dans le milieu du théâtre, et son mari Hervé de Fontenay, professeur à McGill. J'y étais de coeur, et il appréciait mes émissaires.

(Robert Lévesque — dont Jean Basile aimait le style au point de lui demander une préface pour *Keepsake*, son prochain ouvrage, était à Berlin. Et Daniel Roussel cherchait une scène où monter *Retour à Viazma*)  
Jean Éthier-Blais eut un grand geste de Père Noël qui alla droit au coeur de mon cher Yvan Vassilévitch... qui s'est éteint en quatre mois d'un cancer au poumon, d'une espèce très maligne et fulgurante, et qui avait déjà essayé dans son cerveau et dans ses os lorsqu'on lui donna son premier diagnostic : le cancer avait atteint son stage terminal.

Il m'apprit sa condamnation le matin même du verdict. Il espérait vivre au moins un an encore... Le tabac — et aussi les quelques cigarettes de marijuana qu'il avait fumées — sont à l'origine de ce mal qu'on se donne à soi-même. On ne le sait pas depuis très longtemps, trois ans peut-être : une seule cigarette de marijuana est aussi cancérigène qu'un paquet de cigarettes.  
Jean Basile venait d'avoir soixante ans. Il m'a laissé une lettre d'adieu. Entre autres propos, qui ne sont que pour moi, il écrit ceci : *Je n'ai aucunement peur de la mort, qui est, après tout, un avatar de la vie. (...)* La mort individuelle n'est rien au regard de la Vie universelle !

Ceux qui aimaient le lire ont le droit de savoir de quoi il est mort : je viens de le dire. Et comment il s'en est allé. Voici : sans une seule parole d'amertume, sereinement — mais non sans tristesse profonde et pudique — donc, sans une seule plainte. C'était un coeur fier, un coeur noble. Il est mort en Romain. Il est mort comme un homme.

— A.M

## Pain, amour et fantaisie

LES VERTUS DU PLAISIR

Robert Ornstein et David Sobel  
Robert Laffont, 1992, 327 pages

Francine Laurendeau

APRÈS des années de vie saine, de régime sans sel, sans sucre et sans gras, d'activité physique intense, après des années d'eau minérale et de bière sans alcool, de tofu et de filets de sole, comment se portent l'homme et la femme contemporains ? Assez mal merci, si l'on en croit les médecins américains Robert Ornstein et David Sobel.

Pour dire le vrai, nous nous sentons coupables de jour. La Saint-Valentin et Pâques ont sûrement perdu leur goût d'autant depuis l'avènement de cet inhibant credo anti-chocolat : « une minute dans la bouche, une heure dans l'estomac, un an sur les hanches ». De quoi se lancer derechef dans la culture intensive du céleri ! Plus de tabac, d'alcool, encore moins de drogues et peu de sexe : ainsi va la vie chez l'homme contemporain devenu homo hypocondriacus.

L'obsession de la santé nous a apparemment rendus tellement stupides, ou, si l'on veut rester poli, tellement déconnectés de la vie, qu'avant que l'espèce ne s'éteigne pour cause de frustration généralisée, Ornstein et Sobel ont senti le besoin de remettre les pendules à l'heure. Rien ne sert de courir des kilomètres et des kilomètres si on le fait par obligation, ou d'ingérer religieusement son demi-pamplemousse tous les matins si on n'aime pas les agrumes. Au terrorisme diététique et médical, Ornstein et Sobel opposent les bienfaits du juste équilibre et mettent à mal certaines idées reçues en s'appuyant, disent-ils, sur les plus récentes découvertes scientifiques.

Les deux auteurs s'étendent longuement, c'était inévitable, sur la bouffe et ses conséquences sur le poids. « Si au cours des quelques décennies les Américains n'ont cessé de grossir, l'espérance de vie quant à elle n'a cessé de croître. Si la graisse est aussi mortelle qu'on veut bien nous le faire croire, les taux de mortalité devraient augmenter d'une manière spectaculaire ». Du reste,

demandent-ils encore, « est-il vraiment grave d'être gros ? Doit-on attribuer un caractère dangereux à la graisse elle-même ou bien au stress émotionnel engendré par les préjugés de notre société vis-à-vis des gens enrobés, ou encore au stress psychologique que provoquent les régimes sporadiques ? »

Ceci est un très bon exemple du ton de *La vertu des plaisirs*, un essai qui se situe à mi-chemin du livre pratique et du traité philosophique (très vulgarisé). Un essai au goût du jour en quelque sorte, car aujourd'hui il n'importe pas tant de trouver la définition de l'être que la recette pour se sentir bien dans sa peau.

Celle d'Ornstein et Sobel est simple : du gros bon sens et de la raison, simplement, et un minimum bien digéré d'informations scientifiques. On ne mourra pas d'un peu de chocolat et d'un ou deux verres de vin quotidiens, et il vaut mieux en griller une de temps en temps si vraiment ça soulage. Essayez aussi de sourire un peu plus souvent, mais dites-vous que la colère est une réaction légitime, surtout en faisant son rapport d'impôt, et vous avez tout à fait le droit de trouver que votre patron est un imbécile.

Pour décompresser, écoutez de la musique, faites l'amour avec quelqu'un que vous aimez, lisez un bon bouquin, allez voir un film... Ça ne mettra pas le PIB en péril.

Tout cela est bel et bon, mais est-ce qu'on ne pouvait pas y penser tout seul ? Peut-être que non, finalement...

## De quelques obsessions

LE DEUIL AUX TROUSSES

Gordon Lish  
Calmann-Lévy, 1991, 221 p.

DEAR MR. CAPOTE

Gordon Lish  
Calmann-Lévy, 1991, 282 p.

Jean-François Chassay

UNIVERSITAIRE (il a enseigné à Yale, Columbia, New York University, en plus de diriger le Département des études linguistiques du *Behavioral Research Laboratories* de Palo Alto), journaliste (directeur littéraire pendant une décennie des *Esquire*) et maintenant de *The Quarterly*, romancier et nouvelliste, Gordon Lish est une figure importante et passablement controversée du milieu littéraire américain. Ses livres révèlent un écrivain original et intelligent, fantasque, mais qui ne parvient pas toujours à convaincre. S'il faut se fier sur ces deux traductions, le romancier apparaît plus efficace que le nouvelliste.

*Le deuil aux troussees*, recueil de 27 courtes nouvelles, table sur la bizarrerie et l'ironie pour représenter le travail de deuil, sous toutes ses formes. C'est essentiellement autour de conflits familiaux (variés et nombreux) et de la figure de l'écrivain (ou du moins du conteur) que Lish organise son recueil, marqué par les obsessions de personnages hautement compulsifs. Mais si l'auteur manie bien les techniques littéraires (en fait il procède parfois en véri-

table virtuose), les procédés ne parviennent pas toujours à masquer la banalité de certains textes et l'utilisation de ponctifs éculés (par exemple, le cas de l'auteur terminant son texte en affirmant que les pages précédentes sont nulles, ce qui a pour effet de couper l'herbe sous le pied du lecteur qui s'en était rendu compte, mais ne rend pas le texte plus intéressant pour autant...)

Alors que les obsessions ennuient souvent dans les courts textes de *Le deuil aux troussees*, elles prennent de l'ampleur et provoquent un effet de fascination qui ne se dément pas dans *Dear Mr. Capote*. Paradoxalement, c'est de l'ennui même de la répétition que provient l'intérêt : hanté par des événements qui reviennent continuellement sous sa plume, répétant jusqu'à la nausée les mêmes formules, le narrateur est obsédé par sa propre logique à laquelle le lecteur doit s'accrocher pour ne pas se perdre dans ce labyrinthe obsessionnel.

*Dear Mr. Capote* est une longue lettre écrite à Truman Capote par un homme qui affirme avoir assassiné 47 femmes. Après avoir essayé un refus auprès de Norman Mailer, l'auteur de *Le chant du bourreau*, c'est à l'auteur de *De sang froid* qu'il s'adresse dans l'espoir de voir son histoire publiée, ce qui permettrait à son jeune fils adoré de pouvoir jouir plus tard de bons revenus grâce aux droits d'auteur que le livre rapporterait.

« Vous voyez ce que je veux dire ? », demande à tout propos cet

homme, tourmenté par la précision verbale, à son interlocuteur potentiel. Préoccupé par la puissance des médias (ce n'est pas pour rien qu'il se tourne vers un écrivain aussi « médiatique » pour raconter son histoire), le narrateur de *Dear Mr. Capote* insiste sur la précision des faits, même si ceux-ci se perdent sous un discours emberlificoté. Au-delà du cauchemar obsessionnel conté par un maniaque s'adressant à un écrivain célèbre dont on ne peut connaître la réaction (cette longue lettre sera-t-elle simplement envoyée ?), c'est d'abord le cirque médiatique qui se voit mis en scène dans ce roman épiscopaire.

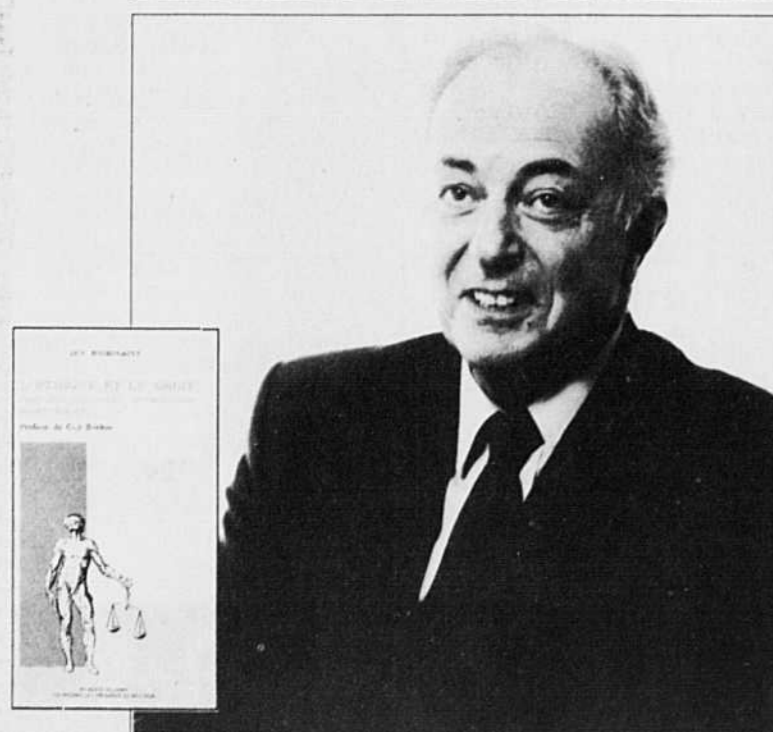
« Nous sommes toujours pris dans une vague », affirme le narrateur et nous en sommes redevables aux médias qui donnent sens à la réalité et l'orientent. La folie de cet ancien employé d'un poste de radio se révèle à la mesure du chaos médiatique. Plongé dans un monde instable, l'individu voit ici sa perception ébranlée par la masse phénoménale des informations reçues et il insiste pour émerger de ce désordre, donner forme et cohérence à sa propre histoire au coeur d'un univers où l'artifice est la règle.

C'est moins Truman Capote l'écrivain que le personnage qu'il est devenu qui fascine le narrateur. Et cette fascination rejoint à son tour le lecteur qui retrouve, dans le désordre de cet esprit tordu, obscène et meurtrier, quelque chose du désordre de notre monde.

« Un grand traité de l'éthique contemporaine en matière de vie et de santé »

Guy Rocher

## L'ÉTHIQUE ET LE DROIT FACE AUX NOUVELLES TECHNOLOGIES BIOMÉDICALES



Guy Bourgeault  
Président du Conseil de presse

Nomination pour le Prix du Gouverneur général

L'ÉTHIQUE ET LE DROIT  
FACE AUX NOUVELLES TECHNOLOGIES BIOMÉDICALES  
GUY BOURGÉAULT  
254 p. (15 cm x 23 cm) ISBN 2-7606-1519-7  
Coédition : DE BOECK-WEISMAEL, BRUXELLES

**PUM**

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Disponible en librairie ou chez  
gaëtan morin éditeur  
1000, rue de la Montée  
C.P. 100, BOULLEVARD DE LA MONTÉE  
TEL. (514) 499-2000 TELÉ. (514) 499-2000

### Les revues s'affichent !



L'Analyste  
Annales d'histoire de l'art canadien  
Arcade  
Cap-aux-Diamants  
Ciel Variable  
Cinéma  
Continuité

Quand on anime un magazine, quoi de mieux que d'en avoir toute une panoplie à son « télé-service ».

Gérard-Marie Boivin

## Regard sur la guerre froide

FINIE... LA GUERRE FROIDE ?

Gérard Bergeron  
Éditions du Septentrion  
210 pages.

Jocelyn Coulon

LA CHUTE du Mur de Berlin en novembre 1989 marque le point final de l'antagonisme Est-Ouest et ouvre une période nouvelle dans les relations internationales. La « guerre froide » est terminée, clame-t-on à travers le monde et l'Occident a triomphé sur le totalitarisme et le communisme. C'est bien vrai, écrit Gérard Bergeron, mais ce n'est pas la fin de l'histoire pour autant. Le point d'interrogation à la fin du titre est là pour marquer la prudence de l'auteur face à un monde qui change constamment sous nos yeux.

Gérard Bergeron, professeur émérite à l'Université du Québec, est plus connu pour ses ouvrages savants sur l'État — son rôle, son fonctionnement et ses structures — et la politique canadienne que pour ses livres sur les relations Est-Ouest. Pourtant, il est le seul spécialiste québécois de la guerre froide et ce nouveau livre s'inscrit dans le prolongement de deux autres portant sur le même thème : *La guerre froide machevée* (1971) et *La guerre froide recommencée* (1986). La trilogie est maintenant terminée. Du moins, pour l'instant, l'auteur se montrant très réservé sur les événements à venir.

Dans les premiers chapitres de ce bouquin, Bergeron rappelle comment le monde a vécu la première guerre froide (1947-62), la paix froide ou plus ou moins chaude (1963-79), la



nouvelle guerre froide (1980-85), puis finalement le dégel complet et l'effondrement de la rivalité Est-Ouest (1986-91). Ce survol historique est fort intéressant pour comprendre la deuxième partie du livre qui porte sur les « explications, prolongements et conséquences » de la fin de la guerre froide.

Selon Bergeron, la guerre froide, la vraie, la dure, s'est estompée après la crise de Cuba en 1962. À partir de ce moment, les deux Grands ont appris à mieux gérer leurs relations et les brusques montées de fièvre des années 70 et 80 n'ont jamais menacé l'existence de la planète.

Mais une autre guerre froide, d'un type nouveau, peut apparaître si la décomposition du monde communiste tourne mal, si la prolifération des armes de destruction massive n'est pas contrôlée, si les problèmes du Proche-Orient ne trouvent pas de solutions, si le fanatisme religieux et le nationalisme étroit l'emportent sur la démocratie.

Pour l'auteur, le XXIe siècle, qui a commencé en 1989, se révèle déjà fascinant mais aussi dangereux.

À vous de jouer.



SOIPEP